Le titre original de cet ouvrage est :

EIN STERN FUNKT SOS

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué
(Mars 2001)

PERRY RHODAN N°756

Le S.O.S. des étoiles

par H.G. Francis

Les derniers hommes du Maelström s'apprêtent à allumer un phare stellaire.

Au début du mois de septembre 3581, la Terre vient d'entrer dans une nouvelle phase de sa destinée. En même temps que la Lune, l'étoile Médaillon et la planète Château-Goshmos, elle s'est abîmée dans la gueule embrasée du " Gouffre ".

Perry Rhodan ignore tout de la disparition de la Terre. En compagnie de plusieurs milliers de ses fidèles, il a parcouru les étendues de l'espace pendant plus de quatre décennies. Cette longue odyssée a finalement ramené son vaisseau spatial Sol jusqu'à la Voie lactée, la galaxie d'origine de l'humanité. Malgré l'opposition d'Atlan, Rhodan s'est résolu à mettre en route un plan octodécennal conçu par les Keloskiens et destiné à délivrer la Galaxie du joug des Larins.

Il est encore trop tôt pour prédire si ce plan sera couronné de succès. La façon dont les événements se sont déroulés jusqu'à présent laisse toutefois penser qu'il pourra se réaliser sans difficulté majeure.

Mais retournons à présent dans le Maelström, afin d'y retrouver Reginald Bull et les membres de l'OMV, les seuls Terraniens à avoir pu quitter la Terre avant sa disparition dans le Gouffre. Eux aussi ignorent ce qu'est devenue la Terre. Ils se sont réfugiés sur la planète Ovaron, car ils savaient qu'une population humaine vivait encore sur ce monde.

Là, ils vont tenter de manipuler les radiations d'un soleil pour lancer LE S.O.S. DES ÉTOILES...

CHAPITRE I

Elena traversa en courant la cour obscure en direction de la porte entrouverte. Elle entendait un brouhaha de voix venant de l'intérieur du bâtiment. Quand elle atteignit la porte, elle jeta un coup d'œil derrière elle par-dessus son épaule. Elle n'avait que très peu d'avance sur ses poursuivantes. Elle entra dans le bâtiment et se hâta le long d'un corridor. Elle franchit une seconde porte qui s'ouvrait sur une salle de restaurant.

Toutes les tables étaient occupées.

— Aidez-moi ! appela Elena d'une voix haletante. Je vous en supplie !

Elle s'appuya contre le montant de la porte.

À ce moment seulement, elle réalisa qu'un seul homme était présent dans la salle du restaurant. Tous les autres convives étaient des femmes.

Une fille rousse et replète attablée auprès d'une fenêtre se leva.

— C'est Elena Morrix ! cria-t-elle.

Un silence de plomb s'abattit sur l'assistance. On n'entendait plus que les pas pressés du groupe de poursuivantes qui se rapprochaient de plus en plus vite. Les femmes regardaient Elena avec une expression de dégoût.

— Vous ne pouvez pas les laisser me tuer ! dit-elle d'une voix désespérée. Ce serait totalement injuste.

L'homme ne fit même pas attention à elle. Il resta assis devant son assiette de soupe et continua à manger comme si de rien n'était.

Le visage d'Elena se crispa. Elle aurait voulu dire quelque chose, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Elle se détacha du montant de la porte et s'élança vers un escalier menant à l'étage supérieur. Elle grimpa les marches quatre à quatre.

— Elle est ici ! cria la fille rousse d'une voix perçante. Elle est partie par l'escalier.

Une bande d'une douzaine de femmes se lança à la poursuite d'Elena, dont l'avance fondit rapidement. À bout de souffle, la jeune femme arriva dans une petite pièce pourvue d'une lucarne. Elle l'ouvrit et s'y faufila pour grimper sur le toit. Elle s'avança jusqu'au bord, mais constata alors avec effarement qu'il ne lui serait pas possible de sauter sur le bâtiment voisin, comme elle avait espéré pouvoir le faire.

Celui-ci se trouvait en effet à près de huit mètres, ce qui représentait une distance beaucoup trop grande pour ses capacités. Résignée, elle s'arrêta. La faiblesse faisait trembler son corps.

— Elle est ici ! cria une femme derrière elle.

Des lampes de poche s'allumèrent et leurs faisceaux se braquèrent sur Elena.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix accablée. Je ne vous ai rien fait. Laissez-moi donc tranquille !

Les femmes se regroupèrent en demi-cercle autour d'elle. Une grande blonde braqua un radiant à impulsion dans sa direction.

— Tu sais très bien pourquoi tu dois mourir, Elena, lui dit-elle.

— Moi, mourir ? bredouilla Elena Morrix. Vous êtes folles ! Mais pourquoi ? Dites-moi donc pourquoi !

— Est-ce vraiment nécessaire ? lui demanda la blonde.

— Oui ! cria Elena. Oui, je veux savoir, Chris Days !

— Elle est parfaitement au courant, Chris, intervint une fille élancée aux cheveux noirs. Nous perdons du temps. Nous n'avons qu'à simplement la balancer du toit, et tout sera réglé.

— Il s'agit de Raymond Allister, dit calmement Chris Days, ignorant l'interruption.

— Raymond ? répéta Elena d'une voix forte. En quoi cette affaire vous regarde-t-elle ? Le jugement sera rendu dans une semaine par la Cour de Justice. C'est à cette date que nous saurons si je mérite d'être condamnée ou non. Ce que vous voulez faire en ce moment, c'est du lynchage.

— Nous savons très bien que tu as graissé la patte des assesseurs, répondit Chris Days. Tu as suffisamment d'argent pour acheter qui tu veux. Et c'est justement ce que nous voulons empêcher.

— Vous êtes folles. Que s'est-il donc passé, après tout ? demanda Elena. Rien, je vous dis. Absolument rien !

— Nous ne sommes pas de cet avis, répliqua Chris Days. Tu connais les circonstances. Pourquoi donc as-tu ramassé ces champignons ?

— Parce que je sais qu'ils sont comestibles. On peut les manger sans risque.

— Il n'existe aucune variété de champignons comestibles sur cette planète. Tout le monde le sait depuis des années.

— Vous n'êtes que des imbéciles ! Croyez-vous vraiment qu'on puisse explorer une planète à fond en un temps aussi court et qu'il ne nous reste plus rien à découvrir ? Pendant des années, on a effectivement cru qu'il n'existait aucun champignon comestible ici. Mais moi, je sais que c'est faux. J'ai déjà mangé des champignons plus d'une fois, et je n'en suis pas morte.

— Ce sont des mensonges, Elena.

— Non, je vous dis la vérité !

— Cependant, tu sais qu'il est interdit de ramasser et de manger des champignons.

— Cette loi est dépassée. Elle ne correspond plus à la réalité.

— Ce n'est pas la question, expliqua Chris Days. Tu as violé la loi. Tu as ramassé des champignons que tu as ensuite cuisinés pour les servir à Raymond Allister et à Mayke Ries qui était enceinte.

— Tu t'es rendue coupable de deux actes impardonnables ! lui cria la fille aux cheveux noirs.

Elle s'avança vers Elena et la saisit par les épaules.

— Tu as non seulement mis en danger la vie d'un homme, mais aussi celle d'un enfant à naître, poursuivit impitoyablement Chris Days. De ce fait, tu as commis un double crime pour lequel tu mérites la peine de mort.

— Chris, dit Elena en bredouillant. Je t'en prie, reviens à la raison. Raymond et Mayke n'ont même pas mangé de ces champignons. Ils ont refusé de les goûter. Je suis la seule à en avoir mangé un peu. Si une vie était en danger, ce ne pouvait être que la mienne.

— Tu aurais pu tuer Raymond, Mayke et son bébé.

— Mais combien de fois faudra-t-il vous répéter que... commença Elena avant de se taire, car elle avait remarqué qu'aucune des femmes présentes ne l'écoutait.

— Ton acte a éveillé une profonde désapprobation sur toute la planète Ovaron. Personne ne peut comprendre tes motivations. Une seule sentence peut s'appliquer dans ton cas. Il n'y a pas de place sur notre planète pour des femmes qui agissent à l'encontre des lois qui fondent notre société.

— Chris, écoute-moi ! implora Elena sur un ton désespéré.

— Le Cercle noir a décidé d'anticiper le jugement du tribunal. Nous t'avons condamnée à mourir de ta propre main.

— De ma propre main ? (Elena eut un rire nerveux.) Tu ne crois tout de même pas que je vais me suicider uniquement à cause de vos notions dépassées ?

— Si, c'est exactement ce que tu vas faire, répondit durement Chris.

— Jamais !

Le cercle des femmes se resserra encore autour d'Elena Morrix.

— Tu vas sauter, Elena ! ordonna Chris Days.

Elena vit que d'autres femmes grimpaient sur le toit en passant par la lucarne. Elles s'approchèrent du groupe pour observer avec curiosité ce qui se passait ici. Bientôt, leur nombre atteignit la cinquantaine.

— Jamais ! répéta Elena. Si vous voulez me tuer, c'est vous qui devrez me jeter dans le vide. Je refuse de me donner la mort.

— C'est le seul moyen qui te reste pour sauver ta réputation, lui expliqua Chris Days.

— À quoi bon préserver ma réputation si je dois mourir ? (Elena secoua la tête.) Non, je ne sauterai pas.

En un éclair, la fille aux cheveux noirs se jeta sur elle à l'improviste et lui enfonça ses deux poings dans le ventre. Elena poussa un hurlement de douleur. Elle chancela en arrière et écarta les bras pour tenter de rétablir son équilibre. Aucune des femmes présentes ne lui vint en aide. Elena laissa échapper un cri en se sentant basculer. Elle roula le long de la pente du toit. Une clameur monta de la foule rassemblée. Instinctivement, Elena tenta de se retenir à quelque chose pour freiner sa chute, et son pied droit resta accroché au mât d'une antenne alors qu'elle était près de tomber dans le vide.

— Chris ! appela-t-elle. Au secours ! (Elle était suspendue la tête en bas au pied de l'antenne, dont les fixations commençaient à se détacher avec des grincements sinistres.) Chris, vous n'avez pas le droit de me tuer ! Je... Je suis enceinte !

Chris Days se pencha par-dessus le rebord du toit.

— Tu mens ! hurla-t-elle d'une voix hystérique.

— Non, Chris ! C'est la vérité ! répondit Elena.

— Venez m'aider, lança alors Chris Days aux autres femmes. Vite, prends ma main.

Les femmes les plus proches du bord se mirent à genoux sur le toit et saisirent la jambe d'Elena, qui était restée coincée dans l'antenne torique. L'une d'entre elle déchira

son vêtement et le noua autour de l'autre jambe d'Elena. Puis, elles hissèrent sur le toit la jeune femme haletante et gémissante.

Dès qu'elles furent face à face, Chris Days empoigna Elena par les revers de sa blouse.

— Malheur à toi si tu nous as menti ! Nous allons immédiatement te faire passer un test de grossesse. Nous verrons bien si tu portes vraiment une vie nouvelle en toi. Si ce n'est pas le cas...

Elle laissa sa phrase en suspens, mais le ton de sa voix ne laissait pas de place au doute.

— Je vous ai dit la vérité, répéta Elena d'une voix faible.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? voulut savoir Chris Days.

— Je ne pouvais pas me douter que vous alliez vous comporter d'une façon aussi insensée. Je ne m'étais pas attendue à ce que vous cherchiez à me tuer. Et puis, ce genre de choses ne regarde que la femme concernée.

— Tu penses que le fait de porter un enfant est une affaire privée ? demanda Chris Days sur un ton exalté. Oh non, Elena ! ça ne l'est pas ! N'oublie pas dans quelles conditions exceptionnelles nous vivons sur la planète Ovaron. Un enfant n'appartient pas seulement à sa mère, mais à toutes les femmes. Il est de ton devoir de le mettre au monde et de le protéger contre tous les dangers. En ne nous prévenant pas, tu as de nouveau agi à l'encontre de nos lois.

Un glisseur se posa sur le toit. La tête d'une jeune femme blonde apparut par la portière.

— J'ai tout ce qu'il faut ici pour effectuer un test de grossesse, annonça-t-elle.

— Viens par ici, ordonna Chris Days.

Elena Morrix lui obéit. Elle se laissa conduire jusqu'au glisseur, dans lequel elle embarqua. Elle était parfaitement consciente de ce qui l'attendait au cas où le test se révèlerait négatif : on la jetterait dans le vide sans autre forme de procès.

Le glisseur décolla et grimpa rapidement jusqu'à une altitude d'environ 400 mètres. Tous les regards de la foule silencieuse rassemblée sur le toit étaient braqués sur la cabine de pilotage, que l'on distinguait à peine dans l'obscurité. Quelques minutes s'écoulèrent. Puis, l'appareil revint se poser sur le toit. Chris Days poussa sans ménagement Elena Morrix hors de l'habitacle.

— Tu as de la chance, encore une fois ! lui dit-elle sur un ton méprisant. Mais tu paieras tout de même pour ce que tu as fait. Je peux te le garantir.

Elena Morrix alla d'un pas traînant jusqu'à la lucarne. Elle s'y glissa et quitta la maison.

— Elle attend réellement un enfant, apprit Chris Days aux autres femmes. Nous devons le protéger.

Une fille aux cheveux roux s'avança vers elle.

— Nous devrions présenter une requête pour qu'elle soit séparée de Raymond, proposa-t-elle. Elle ne mérite pas de vivre avec un homme.

— C'est une bonne idée, approuva Chris Days. Je vais entreprendre des démarches en ce sens.

♦

Lorsque Chris Days rentra chez elle deux heures plus tard, son mari Bob Days l'attendait en compagnie de Vay et d'Arysha.

Bob la considéra d'un air de reproche derrière ses lunettes et en secouant la tête.

— Il est déjà tard, dit-il de sa voix de fausset nasillarde.

Il mesurait un peu plus de deux mètres, et il était si maigre et si efflanqué qu'on aurait pu croire qu'il était sur le point de mourir de faim. Ses yeux bleu d'eau étaient très écartés, et ses pupilles donnaient l'impression de toujours vouloir regarder dans des directions différentes. Bob Days était presbyte, et l'épaisseur de ses verres faisait paraître ses yeux encore plus gros qu'ils ne l'étaient en réalité. Bob ne supportait pas les lentilles de contact, et il refusait également de porter ces générateurs énergétiques permettant de produire des champs de focalisation ultradenses devant les yeux. Ces appareils produisaient le même effet que des verres de lunettes ordinaires, mais ils présentaient l'inconvénient de devoir être dissimulés sous les sourcils. Or, Bob Days était pratiquement imberbe, et il trouvait plus élégant de porter des lunettes à l'ancienne mode que de s'affubler de sourcils postiches.

Son crâne en pain de sucre, surmonté seulement de quelques cheveux blonds épars, était encadré par deux oreilles décollées et surdimensionnées. La pointe de son nez trop étroit, qui rappelait irrésistiblement un bec de vautour, rejoignait presque sa lèvre supérieure. Pour couronner le tout, les dents de sa mâchoire supérieure dépassaient de sa bouche, et son menton était tellement fuyant qu'il était presque miraculeux qu'il arrivât tout de même à joindre ses mâchoires.

En résumé, Bob Days ne pouvait guère être considéré comme un canon de beauté masculine. Sur n'importe quelle autre planète, il aurait connu les pires difficultés pour trouver une femme. Mais pas sur la planète Ovaron…

Car il était marié non seulement avec l'impétueuse Chris, mais aussi avec la jeune et très intelligente Vay. Et Arysha portait également son nom…

— Cela ne m'étonne pas ! intervint vivement Vay. (Ses cheveux noirs coupés court contrastaient avec son charmant visage, qui était blême de rage.) À ce que j'ai entendu dire, Chris a pris part à la poursuite contre Elena Morrix.

— Comment sais-tu cela ? demanda Chris avec consternation.

— Peu importe, intervint fermement Bob Days en fixant sa femme droit dans les yeux. Je suis d'accord pour t'accorder un certain nombre de libertés, mais cela ne veut pas dire que je tolère les lynchages.

— Excuse-moi, l'implora-t-elle.

— Ne crois pas que tu pourras t'en tirer aussi facilement ! dit Vay avec colère. Où allons-nous, si nous laissons passer de telles violations de nos coutumes ?

— Vay, je ne sais pas si tu...

— Tais-toi ! lui ordonna Vay. J'évoquerai cet incident dès demain en Conseil des Ministres. Crois-tu que tu aies le droit de te conduire comme un voyou parce que je travaille pour le gouvernement ? Eh bien ! c'est exactement le contraire ! Il faudrait que tu sois un modèle pour les autres. (Elle se tourna vers Bob.) As-tu quelque chose à ajouter ?

Son mari secoua la tête.

— Non, rien d'autre. Chris ne sortira pas de la maison la semaine prochaine. Je me charge de la presse. S'il le faut, Chris devra renoncer à mon patronyme.

— Bob ! Tu ne parles pas sérieusement ! protesta Chris Days avec une expression d'effroi.

— Dans la plupart des domaines, les hommes ne sont pas encore à égalité de droits avec vous, Chris. Mais dans un cas tel que celui-ci, nous avons tout pouvoir de décision. Si tu ne veux pas t'intégrer à ma famille, je devrai te répudier. La procédure est très rapide. Si tu continues à te comporter de cette manière, tu te retrouveras à la rue. Il existe des centaines de femmes qui meurent d'envie de prendre ta place.

— Je sais, Bob, répondit humblement Chris.

— Bien. Mettons un terme à cette discussion pour le moment, décida Vay sur un ton énergique.

Arysha se contenta de hocher la tête. Elle ne s'intéressait pas particulièrement aux escapades de Chris. Elle n'avait aucune envie de s'engager sur le plan politique ou dans un quelconque autre domaine. Son intérêt principal résidait dans la gestion du ménage, tâche dont elle s'acquittait à la perfection et que les deux autres femmes de Bob Days n'auraient jamais été capables d'accomplir.

— Je voudrais savoir si tu as entendu parler de quelque chose à propos des plans de Reginald Bull, poursuivit Vay.

— On entend certaines rumeurs en ville, répondit Chris, qui poussa instinctivement un soupir de soulagement en sentant que le gros de l'orage était passé.

— De quoi s'agit-il ?

— On dit que Reginald Bull ne veut plus se contenter de rester ici avec nous et de se cacher. Il espère que Perry Rhodan reviendra un jour, et il veut mettre en place un signal à l'échelle du Cosmos pour lui permettre de nous retrouver.

— Un signal cosmique ? questionna Arysha de sa voix douce et mélodieuse. Je n'ai encore jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Moi non plus, fit remarquer Bob Days. Qu'entend-il par là ?

— Je ne sais pas, avoua Chris.

— Je n'arrive pas à imaginer de quoi il pourrait s'agir, ajouta pensivement Vay. (Elle se leva et alla jusqu'au bar pour se servir un verre de vin.) Un signal cosmique ? Il devrait être visible à plusieurs années-lumière de distance. Et au fil des années, ce signal serait reconnaissable partout à l'intérieur du Maelström.

— C'est impossible, commenta Bob Days en se frottant le lobe de l'oreille droite. Je ne crois pas que ces rumeurs soient très sérieuses. Bull a-t-il déjà dit quelque chose à ce sujet ? Il doit bien en avoir discuté avec les membres du gouvernement ?

— Non, il ne l'a pas fait, répondit pensivement Vay. Il ne nous a rien dit de ce projet. Et pourtant, nous avons abordé avec lui beaucoup d'autres dossiers. Nous nous sommes intéressés au premier chef aux problèmes de sécurité. Si une puissance hostile nous découvrait actuellement et nous attaquait depuis d'espace, nous serions perdus. Nous n'avons rien pour nous défendre.

— L'important pour nous, c'est de rester le plus discret possible, dit Bob.

— Tu as tout à fait raison, mon chéri, l'approuva Vay. Nous sommes tous d'accord avec ce point de vue. Bull n'est arrivé ici qu'il y a deux mois à peine, et il met déjà par terre tous les plans que nous avions élaborés. Si nous possédions suffisamment de vaisseaux spatiaux, nous aurions pu atteindre d'autres systèmes stellaires. Mais dans notre situation...

— Bull est un homme très spécial, fit remarquer Arysha.

— Que veux-tu dire par là ? lui demanda Bob.

— Il y a sur la planète Ovaron plus de deux mille femmes encore célibataires. Et cela malgré une population qui ne dépasse pas huit mille personnes et l'institutionnalisation de la polygamie, expliqua Arysha. Pourquoi Bull ne se marie-t-il pas avec au moins une femme ? Est-ce qu'il répugnerait à se mêler à notre population ?

— C'est aussi un point sur lequel je voulais m'entretenir avec lui, fit savoir Vay. Il va devoir justifier sa position. Je vais le placer devant cette alternative : soit il s'intègre à notre société et il en accepte tous les droits, mais aussi tous les devoirs qui sont ceux d'un homme, soit il quitte notre planète.

— Il prétend qu'il doit rester totalement libre pour les opérations qu'il prépare, dit Chris Days. C'est une amie qui me l'a rapporté. Roi Danton s'est également exprimé de la même façon.

— Aucune de ces opérations ne se déroulera comme Bull se l'imagine, répondit Vay sur un ton résolu. J'userai de toute mon influence pour empêcher cela. Nous ne pouvons admettre que notre sécurité soit remise en cause. La vie que nous menons sur la planète Ovaron est déjà assez difficile. Nous avons dû renoncer à beaucoup de choses auxquelles nous étions habituées auparavant. Nous n'avons maintenu notre niveau technique et scientifique qu'à grand-peine. Et surtout, il y a les enfants qui doivent survivre. C'est en eux que réside notre espoir d'un avenir meilleur. Nous n'avons tout simplement pas le droit de laisser Bull jouer avec notre sécurité.

— Quelles sont tes intentions, ma chérie ? lui demanda Bob Days.

— S'il le faut, nous nous emparerons du *Gémeaux*, afin d'enlever à Reginald Bull l'instrument grâce auquel il prévoit manifestement de réaliser ses plans dangereux.

— Cela nous conduirait à une confrontation ouverte avec Bull et Danton, lui fit remarquer Bob. Il serait difficile d'éviter l'affrontement.

Vay Days sourit avec fierté.

— Ce serait le cas si les ministères importants étaient tenus par des hommes. Mais sur notre planète, ce sont les femmes qui gouvernent. Et elles ont une intelligence politique plus développée que les hommes. Nous trouverons une solution acceptable par tous.

— Il ne faut pas nous en tenir rigueur, lui dit Bob avec un sourire. Sur cette planète, les hommes n'ont que peu de temps à consacrer à la politique.

— En effet, répondit Vay. Et c'est probablement aussi bien comme cela.

— Il faut toujours que tu aies le dernier mot, dit Bob sur ton maussade.

CHAPITRE II

Lorsque Bob Days franchit le seuil de sa maison le lendemain matin, un vent glacé soufflant de l'ouest charriait des paquets de neige. Bien qu'il fût déjà dix heures, il ne faisait pas plus clair qu'au moment du crépuscule. Le froid glacial incita Days à faire demi-tour. Il enfila un manteau de fourrure et coiffa une toque fourrée, dans laquelle on aurait pu loger aisément deux têtes comme la sienne. Puis, il chaussa son glisse-neige et quitta pour de bon son domicile. Il ne faisait que rarement aussi froid à Hildenbrandt-City et dans ses environs. Les chutes de neige n'étaient guère fréquentes. Mais lorsque le mauvais temps arrivait, la température descendait rapidement très bas et la neige s'amoncelait jusqu'à atteindre la hauteur du toit des maisons.

Tout en glissant sur la couche de neige, Bob Days scrutait attentivement les environs. Son regard ne portait pas très loin, à cause des flocons tourbillonnants qui lui masquaient la vue. La plupart du temps, il ne voyait pas à plus de deux ou trois mètres devant lui.

Cette situation n'était pas sans danger. Bob Days se souvenait avec appréhension de la façon dont il avait plusieurs fois été attaqué, l'hiver passé, par des lézards des neiges. Ces animaux jaillissaient sans crier gare de sous la surface de la neige et attaquaient immédiatement. Il fallait les abattre aussitôt pour ne pas être tué. La morsure de ces monstres était presque toujours mortelle.

Bob tendit l'oreille. Les lézards étaient incapables de se déplacer silencieusement. Une sorte de crissement étrange (qu'ils produisaient en se frayant un chemin dans l'épaisseur de la neige) annonçait presque toujours leur approche.

Days laissa échapper instinctivement un soupir de soulagement quand il atteignit la limite du centre-ville. Ici, les maisons étaient beaucoup plus rapprochées les unes des autres et n'étaient pas séparées par des zones boisées. L'espace de quelques secondes, le rideau blanc se déchira devant lui. Il put apercevoir la silhouette massive du *Gémeaux*, posé sur une piste déserte en bordure de la ville. Sa calotte supérieure était blanche de neige.

La densité des flocons augmenta de nouveau. Bob Days reprit sa lente progression. Il s'arrêtait de temps en temps et tendait l'oreille, à l'affût de bruits suspects. Il savait que le centre d'approvisionnement où il se rendait était tout proche, mais il était difficile de s'orienter avec les conditions météorologiques actuelles.

Des éclats de voix lui indiquèrent le chemin à suivre. Du moins le crut-il jusqu'à ce qu'il se retrouvât en face d'un glisseur en train de brûler. La cabine de pilotage était la proie des flammes. Sous l'effet de la chaleur, la neige avait fondu tout autour du véhi-

cule. Days remarqua la présence de plusieurs silhouettes indistinctes de l'autre côté de l'épave. Il contourna rapidement l'incendie.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ici ? appela-t-il.

Il s'aperçut à ce moment que les inconnus se battaient entre eux. Un homme inconscient était étendu dans la neige.

— Ne te mêle pas de ça ! cria une femme d'une voix perçante à son adresse.

Il saisit l'un des combattants par les épaules pour le forcer à se retourner. L'inconnu lui décocha un coup de poing en direction du menton. Days n'eut pas le temps d'esquiver et il reçut l'*uppercut* de plein fouet. Instinctivement, il riposta. Et il eut de la chance : son adversaire s'effondra instantanément sur le sol, où il resta étendu.

— Hé ! Bob ! C'est toi ? (L'une des femmes ôta la casquette qu'elle portait sur la tête et s'avança vers lui en souriant.) J'aurais dû m'en douter.

— À quoi est-ce que vous jouez ? demanda Bob pendant que les deux hommes inconscients étaient chargés à bord d'un second glisseur. Que fais-tu ici, Mary Aixn ?

— Rien de bien important, Bob, éluda-t-elle. Rien qui te concerne, en tout cas.

— J'aimerais quand même bien savoir ce qui se passe ici. C'est vous qui avez mis le feu à ce glisseur ?

— C'était un accident.

Il sentit qu'elle lui mentait. Méfiant, il s'approcha de l'appareil dans lequel se trouvaient les deux hommes inconscients. Mary Aixn le retint par le bras.

— Attention, Bob ! Ne va pas plus loin.

Days désigna la direction dans laquelle devait se trouver le *Gémeaux*.

— Vous venez de kidnapper deux des membres d'équipage du croiseur, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

Mary Aixn plissa le front. Puis, elle lui sourit d'un air facétieux avant de recoiffer sa casquette. Elle hocha la tête, comme si elle considérait qu'il n'y avait vraiment rien à redire à cette façon de procéder.

— On ne peut pas faire autrement pour approcher ces hommes, se justifia-t-elle. Bull leur tient la bride tellement serrée qu'ils n'ont même pas le droit de venir s'amuser en ville. Je m'étonne qu'ils ne se soient pas encore mutinés.

Bob Days réfléchit rapidement.

— Et si vous m'emmeniez avec vous ? proposa-t-il alors. Ce n'est pas très agréable de devoir faire la route à pied par ce temps.

— D'accord, Bob. Tu peux monter, lui répondit immédiatement Mary.

Il détacha ses pieds de la planche de plastique, qu'il arrima ensuite solidement sur le toit du glisseur. Puis, il grimpa à bord du véhicule et se laissa choir sur l'un des sièges rembourrés. En soufflant, il enleva sa toque et ouvrit son manteau. Il faisait chaud dans la cabine de pilotage.

— Quel temps pourri, dit-il. Je n'avais encore jamais vu ça. Je me demande quelles surprises cette planète nous réserve encore.

Une fille blonde était assise auprès de Mary. Elle ne prit pas part à la conversation, se contentant de surveiller les deux hommes inconscients qu'elles avaient allongés sur une banquette, le visage tourné vers le bas.

— Tu peux faire un bout de chemin avec nous, dit Mary Aixn. Quand la tempête de neige s'apaisera, nous ne serons plus très loin du centre de ravitaillement. C'est bien là que tu vas, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit-il. Quoique...

Mary s'esclaffa.

— N'aie pas peur, Bob. Nous ne dirons rien. Tes femmes ne le sauront pas.

— Alors, je suis rassuré, dit-il.

Le glisseur s'engagea à petite vitesse dans le garage d'un bâtiment à un étage, érigé quarante années plus tôt avec des éléments préfabriqués inusables. Seules quelques femmes aisées résidaient encore dans le centre d'Hildenbrandt-City. La majeure partie des colons s'en était retirée pour aller vivre à l'extérieur de la ville, dans des maisons construites de leurs propres mains.

Bob Days aida les deux femmes à descendre leurs victimes du glisseur et à les rentrer dans la maison. Ce fut à ce moment qu'il découvrit leurs visages.

— Merde, Mary ! jura-t-il, les yeux agrandis par la surprise. Mais c'est... C'est Reginald Bull !

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria-t-elle d'une voix aiguë.

Elle se laissa tomber à genoux auprès de Bull pour examiner ses traits.

— Tu as raison, dit-elle ensuite. Mais ce n'est pas possible !

— Si, confirma la camarade blonde de Mary Aixn. C'est bien Reginald Bull.

— Par le Diable ! Est-ce que l'autre ne serait pas Roi Danton, par hasard ?

— Non, je ne le connais pas, la rassura Bob Days. Je n'ai encore jamais vu cet homme.

— Je crois qu'il vaudrait mieux ramener Bull sans attendre à bord du glisseur en feu, suggéra la blonde.

— Ce serait une erreur, la contredit Mary. Des équipes de recherche venues du *Gémeaux* doivent être sur place depuis longtemps. Ils ont peut-être même prévenu la police. Qu'est-ce que nous pourrions leur dire ?

— La vérité, répondit la blonde. Nous leur expliquerons que la solitude nous a rendues folles, et que nous voulions à tout prix trouver des hommes.

— Tu veux baser ta défense sur l'article 777 ? lui demanda Mary Aixn. Peut-être avons-nous réellement disjoncté parce que nous sommes restées seules trop longtemps. Mais pour moi, ce n'est pas une justification. Ils ne nous tiennent pas encore, et ils ne sont pas près de nous rattraper.

— J'espère que Bob est de notre côté.

— Certainement. Je le connais. Est-ce que nous pouvons compter sur toi, Bob ?

— Je pense bien, Mary. Mais j'aurais préféré ne pas me retrouver impliqué dans toute cette affaire.

— Était-ce notre faute ? C'est toi qui es venu t'en mêler. Nous ne t'avions pas appelé auprès du glisseur en train de brûler. Nous t'avons vu apparaître soudainement. Ce qui serait encore mieux, ce serait que tu ailles demain voir la police pour la mettre au courant de ce que tu as vu, mais sans leur dire que tu sais de quoi il retourne.

— Cela ne marchera pas, Mary. On ne peut pas enlever Reginald Bull et s'en tirer aussi simplement.

— C'est un homme comme un autre. Qu'en penses-tu, Kats ?

— C'est un homme, rien de plus.

— Merci, dit Bob.

— Pourquoi ?

— Pour cette appréciation : rien de plus.

Mary Aixn eut un petit sourire.

— Ne prends pas les choses trop au tragique, Bob. Tu es un homme exceptionnel, bien que tu sois extrêmement laid.

— Encore une fois merci !

À cet instant, Reginald Bull ouvrit les yeux en gémissant. Il regarda autour de lui d'un air déconcerté.

— Où suis-je ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, tout en cherchant péniblement à se redresser.

— Et comment allez-vous vous partager ces hommes ? se renseigna Bob Days comme s'il n'avait rien remarqué. Allez-vous en garder un chacune ?

— Non, nous trouverons bien quelqu'un d'autre qui sera intéressé, répondit Mary.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Bull en passant sa main dans sa tignasse rousse en bataille. Où suis-je ?

Il s'assit sur le plancher et tenta de se remettre debout, mais ses jambes étaient encore flageolantes.

Mary Aixn se pencha vers lui et lui adressa son plus beau sourire.

— Tu es dans une petite maison douillette et accueillante, Bully. Et c'est ici que tu vas habiter à partir de maintenant.

Les yeux de Reginald Bull s'élargirent.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-il, l'air médusé. (Il se tourna vers Bob Days.) Dites donc, mon vieux, seriez-vous assez aimable pour me dire ce que je fiche ici ?

— Je pourrais évidemment vous l'expliquer en quelques mots de façon directe, mais je ne sais pas si votre nature délicate supporterait le choc, répondit Bob Days avec un petit ricanement. En fait, c'est très simple : cette jeune fille nommée Mary...

— Jeune fille ? l'interrompit Mary Aixn avec emportement. Qu'est-ce qui te prend de m'appeler comme ça ? Tu veux que Bully me file entre les pattes ?

— Écoute Mary, lui répondit Bob Days. Je ne suis pas un entremetteur, et je ne suis pas non plus chargé de faire ta publicité. Donc, je reprends pour M. Reginald Bull : cette dame ici présente est d'avis qu'elle a attendu suffisamment longtemps pour connaître enfin les joies de la maternité. Et c'est pour cela qu'elle vous a...

— Attends, Bob. C'est tout à fait par hasard que nous avons capturé Bully et cet autre, là, corrigea Mary Aixn. Nous ignorions totalement qui se trouvait à bord du glisseur lorsque celui-ci s'est posé. Nous avons seulement vu que c'étaient deux hommes, et nous avons agi spontanément, sans prendre le temps de réfléchir. C'est plus tard seulement que nous nous sommes aperçues que l'un de ces deux passagers était Reginald Bull. Tu le sais pourtant bien, Bob.

— Je suppose que je devrais me sentir flatté, intervint Bull d'une voix encore mal assurée. Surtout par le fait que j'ai été choisi tout à fait par hasard...

— Mais comme le hasard fait bien les choses ! lui lança Mary Aixn. Si j'avais su que c'était toi, Bully chéri, qui te trouvais dans ce glisseur, j'aurais agi avec beaucoup

plus de précaution. (Elle haussa le ton de sa voix pour marquer sa détermination.) Et j'aurais aussi procédé avec encore plus de précision et de rapidité. Pas question de laisser échapper une chance pareille !

Reginald Bull se rallongea sur le dos. Il éclata de rire.

Mary Aixn chercha du secours en se tournant vers Bob Days.

— Que lui arrive-t-il ? Il ne tourne pas rond ? lui demanda-t-elle.

Days se pencha vers Bull. Il secoua la tête.

— Je ne crois pas, Mary. Il me fait l'impression d'avoir toute sa raison.

— Quoi ? laissa-t-elle échapper en soufflant de rage. Si tu crois que je vais le laisser continuer à se payer ma tête…

Elle se dirigea vers Bull et lui administra une paire de gifles retentissante. Il essaya de se protéger en levant les bras, mais ceux-ci étaient encore partiellement engourdis et ne lui obéissaient pas complètement. Le faisceau du paralyseur de Mary l'avait frôlé, et cela avait suffi à le sonner pour plusieurs minutes.

— Ma chère enfant, lui dit-il quand elle se releva. Tu ne crois tout de même pas sérieusement que tu pourras m'obliger à passer le reste de ma vie à tes côtés ?

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-elle avec irritation. De toute façon, il n'est pas question que ce soit pour toute la vie, puisque tu vas probablement vivre encore mille ans ou plus. Tout ce que je demande, c'est un peu de bonheur pour les trente ou quarante années à venir. Rien de plus. Est-ce que c'est vraiment trop demander ?

— Vu sous cet angle, non, concéda Bull.

— À moins que tu ne sois pas attiré par les femmes ? lui demanda-t-elle sur un ton anxieux.

— Bien au contraire, Mary. Mais chaque chose en son temps... En ce moment, j'ai des sujets de préoccupation beaucoup trop sérieux pour me laisser distraire par une femme. L'enjeu est trop important.

Mary Aixn secoua la tête.

— Je n'ai rien à faire de tes projets, mon chéri. Tu vas donc rester ici avec moi, et basta !

Elle se leva et sortit de la pièce. Elle réapparut un peu plus tard avec une paire de menottes en acier. Avant que Bull n'ait pu réagir, elle les lui passa aux poignets. Puis, elle lui enleva son communicateur miniature. Pendant ce temps, Kats s'était occupée du collaborateur de Bull. Elle avait pris à son encontre les mêmes mesures de sécurité que Mary, afin d'empêcher l'homme de s'esquiver.

Bob Days contempla la scène avec un sourire dubitatif.

— Cela finira mal, prédit Bull. On ne vous le pardonnera jamais.

— Crois-tu ? lui répondit Mary avec un large sourire. Ce sera exactement le contraire ! Si le bruit court que tu as été enlevé, toute la population de la planète Ovaron en fera des gorges chaudes. Le gouvernement n'interviendra pas, même s'il apprend ce qui t'est arrivé.

Mary Aixn lança un regard impérieux à Bob Days. Le technicien secoua la tête. Il était décidé à garder le silence aussi longtemps que possible.

— Le voilà qui revient à lui, annonça Kats.

Bob Days se tourna vers elle. La jeune femme blonde s'était agenouillée sur le sol et soutenait la tête du camarade de Bull. Elle lui massait précautionneusement le menton de la pointe de ses doigts.

— Tu as vraiment une sacrée droite, Bob, dit-elle, avant de regarder l'homme droit dans les yeux. Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle dans un soupir.

L'homme referma les yeux un instant, puis il les rouvrit.

— Est-ce que je rêve ? demanda-t-il d'une voix enrouée. Est-ce que c'est vous qui m'avez mis K.O., mademoiselle ?

— Bien sûr que c'est elle, confirma Bob Days avec le plus grand sérieux, sans laisser à Kats le temps de dire quelque chose. C'était seulement pour vous montrer qui portera la culotte dans votre ménage.

L'homme ferma de nouveau les yeux.

— Merde, murmura-t-il. Je suis sûrement en train de rêver.

— Reprenez-vous, Clayton ! lui lança rageusement Bull.

L'homme sursauta sous l'effet de la surprise. Kats, qui le retenait toujours solidement, lui fit avaler un verre d'alcool. Il toussa après avoir avalé le breuvage et tenta de se relever.

Il remarqua alors seulement que ses jambes étaient entravées. Il regarda Bull d'un air consterné.

— La neige a cessé de tomber, constata à ce moment Bob Days. Je vais pouvoir vous laisser, les enfants. Amusez-vous bien !

— Restez ici ! lui ordonna Bull d'une voix tranchante.

Days rajusta ses lunettes à monture métallique. Il se frotta le lobe de l'oreille droite et remit sa toque de fourrure.

— Vous dites ? demanda-t-il.

— Si vous ne faites rien pour m'aider, je vous promets que ça ira mal pour vous.

— Pourquoi devrais-je vous aider ? Est-ce que vous vous trouvez en danger de mort ? Est-ce que votre santé est menacée ? Êtes-vous confronté à un problème vital ? Non. Alors, qu'est-ce qui vous dérange ?

— Je suis un homme et j'ai l'habitude de prendre mes décisions moi-même, répondit Bull d'une voix forte. Je me fiche de ce que vous fabriquez avec toutes ces donzelles sur la planète Ovaron. Moi, je veux rester comme je suis !

— Tu n'as pas le droit de dire ça, répliqua Mary Aixn. Bob Days a réalisé des mariages exemplaires, et c'est un type vraiment bien malgré son allure un peu ridicule.

— Il est marié ? demanda Bull sur un ton incrédule.

— Oui. Et il a même trois femmes, lui apprit Mary. Et il ne se comporte pas d'une façon aussi butée que toi.

— J'y vais, ajouta Bob Days avec un petit ricanement.

Il releva sa toque et s'éloigna d'un pas pesant dans la neige.

♦

Bob Days déposa son glisse-neige contre un mur du hall de l'immeuble gouvernemental. Il chassa les flocons accrochés à la fourrure de son manteau. Ensuite, il ôta ses lunettes à montures métalliques et fouilla dans sa poche à la recherche d'un mouchoir, avec lequel il entreprit de les essuyer.

La porte d'entrée s'ouvrit de nouveau, et trois hommes pénétrèrent dans le hall. Bob Days cligna des yeux, mais il ne les reconnut pas.

— Salut, mon vieux ! lança l'un des arrivants. Où allez-vous comme ça ?

Bob désigna la porte la plus proche de lui.

— Par-là, répondit-il de sa voix haut perché.

Le visiteur posa la main sur la plaque de commande de la porte et attendit que le battant eût coulissé sur le côté. Puis, il se retourna.

— Par-là, c'est la cave, dit-il l'air contrarié.

— Oui, répondit simplement Bob Days.

— Est-ce que ne seriez pas en train de vous ficher de moi ? lui demanda l'étranger.

— Non, pourquoi ? demanda Bob en chaussant de nouveau ses lunettes. (Un sourire aimable apparut sur ses lèvres.) Ah ! monsieur Danton ! Je ne vous avais pas reconnu. Vous comprenez, sans mes lunettes...

Roi Danton serra les lèvres.

— Vous avez raison, Monseigneur, nous avons négligé toutes les règles de l'étiquette, répondit-il. (Il esquissa une révérence avant de continuer sur un ton cérémonieux.) Bonjour. Pourriez-vous m'indiquer, je vous prie, où nous pourrons trouver la salle de conférence dans laquelle la ministre accorde ses audiences ? À moins que vous ne soyez vous-même un étranger en ces lieux... ?

— Avec quelle ministre avez-vous rendez-vous ?

— Vay Days. La connaissez-vous ?

— Oui, je la connais. Suivez-moi, je vais vous montrer le chemin, lui répondit Bob.

Il prit la tête du petit groupe. Juste avant d'atteindre une large porte de bois, il se retourna et regarda l'un des deux officiers qui accompagnait Danton.

— Au fait, jeune homme, lui expliqua-t-il. Je vous signale que je n'ai que vingt-neuf ans. Je ne pense donc pas qu'il soit tout à fait approprié de m'appeler " mon vieux ".

— Mon aide de camp ne voulait pas vous offenser, le défendit Danton.

Pour toute réponse, Bob Days se contenta d'un ricanement. Il ouvrit la porte et franchit le seuil le premier. Sept femmes étaient assises autour d'une table en fer à cheval. D'énormes piles de dossiers étaient posées devant elles. Vay Days présidait la séance. Son fauteuil était légèrement surélevé par rapport aux autres. Elle leva brièvement les yeux lorsque les hommes entrèrent.

Roi Danton s'avança vers elle à grandes enjambées, mais il renonça à lui adresser la parole sur un ton trop tranchant, en comprenant qu'il ne pourrait pas lui faire entendre raison de cette façon. Bob Days se laissa choir dans un fauteuil capitonné au fond de la salle. Il ne quittait pas les visiteurs des yeux.

— Asseyez-vous, proposa l'une des collaboratrices de Vay.

Roi Danton savait évidemment qu'il devait obtempérer. Il s'inclina devant Vay avec un charmant sourire avant de s'asseoir. La ministre le laissa mariner encore un certain temps, avant de conclure la conférence par quelques mots sans importance et de renvoyer ses collaboratrices. Dès qu'elle fut seule, elle se tourna vers Danton. Elle ne semblait pas avoir remarqué que son mari était également présent.

— À quel sujet venez-vous me voir ? lui demanda-t-elle froidement.

— Il s'est produit un incident très regrettable, attaqua Danton, qui s'efforçait de rester calme et de renoncer à toute agressivité. Ce matin, Reginald Bull a quitté le *Gé-*

meaux en compagnie d'un officier. Il a été enlevé alors qu'il venait de se poser à Hildenbrandt-City.

Les lèvres de Vay tressaillirent.

— Reginald Bull ? s'étonna-t-elle. Vous ne parlez pas sérieusement, Danton !

— Mais si, absolument.

La jeune femme secoua la tête en souriant.

— Je ne crois pas qu'on puisse kidnapper aussi simplement un homme comme Bull.

— Et pourtant, c'est arrivé. Nous avons retrouvé son glisseur. Il a été incendié. Plusieurs indices montrent clairement que les occupants ont été enlevés. Bull était en train de nous parler par radio lorsque l'émission a été brusquement interrompue. Où est-il à présent ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Vay. (Elle se laissa aller avec décontraction contre le dossier de son fauteuil.) Et je n'ai pas du tout l'intention de vous aider dans vos recherches. Bull peut simplement avoir été capturé par des femmes à la recherche d'un époux. Essayez donc de voir si un prêtre ou un fonctionnaire matrimonial n'aurait pas disparu en même temps, et vous retrouverez votre Bull.

— Nous n'arriverons à rien de cette façon, commenta Danton avec gravité. Cet incident n'est pas bénin à nos yeux. Nous pourrions localiser Bull en nous basant sur les impulsions émises par son activateur cellulaire. Mais si nous procédions ainsi, il risquerait d'y avoir de la bagarre, et c'est précisément ce que je veux éviter. Mes hommes ne se tiennent plus de colère et d'indignation.

Vay secoua de nouveau la tête.

— Vous faites erreur. Si vos hommes sont en colère, c'est parce que vous ne leur permettez pas de prendre une ou plusieurs femmes parmi les habitantes de cette planète. Au lieu de cela, vous les consignez à bord de votre astronef comme s'ils étaient des prisonniers.

— Nos unités doivent rester opérationnelles en permanence. Et cela n'est possible que si la discipline règne au sein de l'équipage.

— Bull et vous-mêmes êtes en train de mettre sur pied une opération. De quoi s'agit-il ? s'enquit Vay qui avait soudain retrouvé tout son sérieux.

— Je ne peux rien dire.

— Les choses risquent de devenir dangereuses pour Bull si vous ne voulez pas dévoiler votre jeu.

— Serait-ce du chantage ?

— En aucun cas, monsieur Danton. Nous demandons seulement avec insistance franchise et collaboration de votre part. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez toujours quitter la planète Ovaron. Il ne faudrait pas croire que vous pouvez agir et décider de votre propre chef en allant à l'encontre des avis du gouvernement élu de cette planète. Vous devez nous respecter, monsieur Danton. En tant que commandant de vaisseau spatial, vous êtes responsable uniquement de votre astronef et de son équipage, mais pas de la population de la planète Ovaron. Cela vaut pour vous aussi bien que pour Reginald Bull. Je répète à présent ma question : en quoi consiste l'opération que vous projetez ?

— Vous me posez donc un ultimatum ?

Vay Days ne répondit pas. Elle se contenta de fixer Roi Danton avec un regard froid et interrogatif. Pas un muscle ne bougeait dans son charmant visage.

Danton n'évita pas son regard. Il admirait cette femme pour son intelligence. Elle savait exactement ce qu'elle voulait, et il avait compris depuis longtemps que sa détermination était de marbre. C'était uniquement son instinct d'homme habitué à l'ordre et à la réussite qui le poussait à ne pas se plier immédiatement à sa volonté. Car il sentait bien que d'un point de vue politique, il aurait été plus intelligent de collaborer dès le début avec elle et les autres femmes composant le gouvernement.

Toute une série de raisons s'était opposée à une telle coopération. La plus importante de toutes était l'extrême besoin de sécurité des mères et des futures mères. Celles-ci aspiraient à écarter tout risque potentiel de leur chemin.

— Très bien, dit-il sur un ton radouci. Le plan que Bull et moi avons imaginé consiste à mettre en place un signal cosmique destiné à Rhodan et aux autres Terraniens qui doivent être à notre recherche. Il devra attirer l'attention de nos amis et les guider vers nous.

— Vous devez avoir perdu la raison, répondit Vay sur un ton hostile.

— Ne jugez pas trop vite, lui demanda Danton. Écoutez d'abord de quoi il s'agit.

— Quoi que vous ayez pu imaginer, Danton, vous ne recevrez pas notre accord.

— À bord du *Gémeaux*, nous disposons d'un nouvel appareil que nous appelons " stimulateur cyclique de champ submétronique ", continua Roi Danton sans se laisser troubler par l'objection de Vay. Vous savez qu'au cours des siècles passés, des nécessités tactiques et stratégiques ont poussé nos services de recherche militaire à manipuler certaines étoiles de la Voie lactée, afin de les transformer en phares de l'espace.

— Nous redoutions bien quelque chose de ce genre, glissa Vay.

— Ces phares émettent uniquement dans le domaine quintidimensionnel et servent de points de repère et d'orientation aux vaisseaux spatiaux de la Flotte solaire, poursuivit Danton sans relever la remarque de Vay. Bien entendu, il serait inutile de dilater les étoiles concernées ou bien d'accroître leur luminosité, puisque les impulsions rayonnées doivent être supraluminiques. Ces phares stellaires ne sont utiles que si leurs émissions peuvent être détectées et localisées instantanément à n'importe quelle distance.

» Les phares stellaires de cette sorte sont devenus particulièrement indispensables après le déplacement de la Terre dans le Maelström. Ils ont été et restent un moyen très sûr d'orientation. Nous avons donc reconstruit une version améliorée du stimulateur submétronique que nous utilisons déjà depuis plus de mille ans. Aujourd'hui, transporter ce genre d'appareil à bord d'un astronef ne représente plus une prouesse. Notre générateur crée, accélère et diffuse des submétrons supraluminiques, avec lesquels nous bombardons une section bien délimitée de la surface d'une étoile. L'effet Wiezold qui en résulte peut multiplier par un facteur 1000 le rayonnement quintidimensionnel de la zone concernée.

» En mettant à profit la rotation propre de l'étoile, plusieurs secteurs de sa surface peuvent être ainsi transformés successivement en émetteur quintidimensionnel à forte amplification.

— Mais pour quoi faire ? demanda Vay Days.

— Par ce procédé, nous pourrons émettre au cours de la rotation des lettres appartenant à l'ancien alphabet morse terranien.

— Et à quoi cela pourra-t-il servir ?

— Eh bien, de cette façon, nous pourrons envoyer le vieux signal S.O.S. Un signal que Rhodan comprendra immédiatement, mais qui restera sans signification pour n'importe qui d'autre, expliqua Danton.

CHAPITRE III

— Je propose d'interrompre cette discussion pour le moment, dit Roi Danton en se levant. Nous n'arriverons à rien sur les bases actuelles.

— Je suis d'accord, approuva froidement Vay Days.

Durant trois heures de débats parfois houleux, Roi Danton avait tenté de convaincre la jeune femme que son plan était absolument sans danger pour les colons de la planète Ovaron. Vay Days n'était pas demeurée seule. Elle avait fait appeler auprès d'elle trois de ses secrétaires d'état. Bob Days avait suivi l'entretien dans sa totalité, mais sans prendre part une seule fois à la conversation. Légalement, il n'en avait pas le droit, mais cela ne le gênait guère habituellement. Il avait souvent profité d'autres occasions pour exposer ses points de vue et influencer à plusieurs reprises des décisions du gouvernement.

— Je vous invite à venir sur le *Gémeaux*, dit poliment Roi Danton. Nous pourrons y reprendre dès demain cette conversation.

— Non, répondit Vay pour repousser sa proposition. Nous nous rencontrerons de nouveau dans cette salle. Je vous ferai savoir à quelle heure.

Roi Danton prit fraîchement congé de la ministre. Lorsqu'il eut quitté la salle, Bob Days éclata de rire. Vay le regarda d'un air étonné.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? le questionna-t-elle.

— Toute cette histoire…

— Je ne trouve rien de comique dans le projet de Roi Danton et Reginald Bull.

— Moi non plus, répondit-il. Cependant, je ne vois pas la situation sous un angle aussi critique que le tien. Mais naturellement, je te soutiens complètement.

— Alors, pourquoi ris-tu ?

— Je dois te faire un aveu, Vay. Je sais où se trouve Bull actuellement.

La jeune femme ouvrit de grands yeux. Elle regarda son mari d'un air horrifié.

— Si tu le sais, pourquoi n'as-tu rien dit ? Bob, je ne te comprends pas !

— Cela arrive très fréquemment, qu'une femme ne puisse pas comprendre son mari.

— S'il te plaît, ce n'est pas le moment de faire des plaisanteries douteuses, Bob.

— Excuse-moi, tu as raison. Ma remarque était déplacée.

Il afficha un large sourire en passant sa main sur son crâne presque chauve.

— Eh bien ! où est Bull ? insista Vay.

Bob Days lui expliqua ce qu'il savait. Quand il eut terminé, elle se laissa aller dans son fauteuil en riant.

— C'est bien fait pour lui, commenta-t-elle finalement. Bob, je te remercie de ne pas m'avoir dit où se trouve Bull.

— Ah bon ? Je ne te l'ai pas dit ? lui demanda-t-il avec étonnement.

Elle le regarda d'un air faussement innocent.

— Au cas où tu l'aurais fait, mon chéri, nous allons tous les deux complètement l'oublier. Quant à mes collaboratrices, elles n'ont rien entendu de toute cette histoire.

— Tu es un petit monstre, dit Bob. Si Bull apprend cela un jour, il te tuera.

À cet instant, la porte s'ouvrit à la volée avec grand fracas. Reginald Bull fit irruption dans la salle, aussi furieux qu'un taureau. Ses yeux étincelaient de colère. Ses joues portaient des traces de griffures. Sa chemise et son pantalon étaient déchirés, et un bracelet métallique entourait encore l'une de ses chevilles.

Bull fonça vers Vay Days. Il s'arrêta devant son bureau, sur lequel il prit appui de ses deux poings serrés.

— Qu'est-ce que toutes les maudites femelles de cette planète ont donc dans la cervelle ? hurla-t-il de toute la puissance de ses poumons. Est-ce que vous êtes devenues complètement dingues ?

Bob Days se leva sans dire un mot. Sur la pointe des pieds, il commença à se faufiler en direction de la porte par laquelle Bull était entré.

— Êtes-vous certain qu'il est nécessaire d'employer ce ton avec moi, monsieur Bull ? demanda Vay en feignant la surprise. Que vous est-il donc arrivé ? Pourquoi venez-vous ici ?

— J'ai été attaqué et kidnappé ! cria Bull.

Vay secoua la tête en souriant.

— Premièrement, monsieur Bull, vous vous trompez d'interlocuteur en vous adressant à moi dans ces circonstances, lui expliqua-t-elle avec une légère pointe d'ironie dans la voix. Pour ce genre de choses, vous devez vous rendre au commissariat de police local. Si vous le souhaitez, je peux vous indiquer le nom de la responsable de ce service.

— Ma chère enfant… grinça Bull, qui devait faire un effort sur lui-même pour ne pas gifler purement et simplement la jeune femme. Vous croyez peut-être que vous pouvez me traiter comme le premier imbécile venu. Mais je ne vais pas...

— Quel genre d'homme êtes-vous donc ? l'interrompit-elle.

— Pardon ? (Bull se prit la tête à deux mains en poussant un gémissement.) Que voulez-vous dire par là ?

— N'importe quel autre homme vivant sur cette planète s'estimerait heureux d'être enlevé.

— Tiens ! Vous savez donc ce qui s'est passé ?

Les yeux de Bull s'étrécirent d'un seul coup.

— Je peux l'imaginer. Sur la planète Ovaron, il n'existe qu'un seul motif pouvant expliquer le rapt d'un homme, monsieur Bull. Et il ne peut pas en avoir été différemment dans votre cas. Et vous vous êtes défendu ? Comme c'est étrange…

— Sachez, ma chère enfant, que lorsque je veux prendre du bon temps, c'est moi qui choisis quand et comment cela doit se passer. Personne ne peut m'imposer...

Un cri strident retentit derrière lui. Il fit volte-face.

Bob Days avait entre-temps atteint le seuil de la porte. Mais sa tentative pour s'éclipser avait échoué, car il était tombé sur Clayton, l'homme qui avait été enlevé en

même temps que Bull. Celui-ci l'avait empoigné par les revers de sa veste et le tenait solidement.

— Tiens, tiens ! s'exclama Bull avec surprise. (Il se détacha du bureau et se dirigea vers Bob Days.) Comme on se retrouve !

— N'est-ce pas ? répondit Bob d'une voix tremblante. Je ne pensais pas que vous réussiriez à vous échapper si vite.

— Ah non ? dit Bull d'une voix à peine audible entre ses dents serrées.

Il donna à Bob une bourrade si appuyée que celui-ci alla se cogner contre le mur. Puis, il prit son élan et se jeta sur lui de toutes ses forces. Mais Bob Days esquiva habilement l'assaut. La première attaque de Bull le manqua, et il para facilement la seconde.

— Arrêtez ! leur ordonna Vay sur un ton autoritaire. (Elle fit le tour de sa table de travail en fer à cheval et marcha vers Reginald Bull.) Cessez immédiatement, monsieur Bull ! Sinon, je refuserai purement et simplement de discuter votre projet de S.O.S. stellaire.

Reginald Bull baissa les poings et se retourna vers Vay. Tandis qu'il effectuait ce mouvement, il remarqua du coin de l'œil que Bob Days préparait sa contre-attaque, et ne pouvait plus retenir son bras. Le poing de Days l'atteignit sur le côté du menton et le fit chuter sur le sol. Sonné, il se releva.

Bob Days lui tendit la main.

— Pardonnez-moi, monsieur. Je ne m'attendais pas à ce que vous baissiez votre garde aussi inconsidérément.

Bull lui lança un regard furibond.

— Répétez-moi ça encore une fois, dit-il alors à Vay. Je crois que je n'ai pas très bien entendu.

— Vous m'avez parfaitement compris, répondit énergiquement la jeune femme. Si vous ne vous conduisez pas comme un individu civilisé, aucune collaboration ne sera possible entre nous.

Bull croisa les bras devant sa poitrine.

— C'est donc ça… commenta-t-il sur un ton amer. Vous trouvez sans doute qu'il est amusant d'organiser un enlèvement en détruisant un glisseur pour l'occasion. Mais ma réaction face à une telle insolence ne vous plaît pas. Vous étiez au courant de tout grâce à cet homme qui a participé à l'agression, et vous n'avez rien entrepris pour m'aider.

— Je partais de l'hypothèse que vous êtes assez grand pour vous tirer d'affaire vous-même en cas de besoin, répliqua Vay avec un sourire facétieux. Manifestement, je me suis trompée. À présent, vous seriez assez aimable de nous laisser seuls.

— Nous n'en avons pas encore terminé, madame Days. Ne vous y trompez pas. Danton et moi respectons vos lois, ce qui vous donne la possibilité d'adopter un comportement arrogant et provocant à notre égard. Mais faites attention à ne pas pousser le bouchon trop loin !

— Serait-ce une menace ?

— En aucun cas. J'attends seulement de vous que vous respectiez la loi comme nous le faisons. Alors seulement, nous pourrons travailler ensemble.

— Quant à nous, monsieur Bull, nous attendons que vous acceptiez enfin votre responsabilité politique vis-à-vis de la population. C'est la condition indispensable pour que nous vous acceptions parmi nous et que nous vous respections en tant qu'homme.

— J'ai gardé l'habitude de prendre mes décisions moi-même. Maintenant, laissez-moi regagner le *Gémeaux*.

— Mais bien volontiers, monsieur Bull, lui répondit aimablement Vay. Cela vous fera le plus grand bien d'aller prendre un peu de repos en vous isolant dans votre vaisseau spatial.

♦

Lorsque la nuit commença à tomber, le niveau de la neige était tellement élevé dans les rues d'Hildenbrandt-City que les hommes durent creuser des tunnels dans la montagne de blancheur qui s'était abattue sur la ville.

— C'est mauvais signe, dit Chris Days en prenant place à la table du repas. Il n'est encore jamais tombé autant de neige par le passé.

— Vraiment ? lui répondit Arysha. Mais que savons-nous de ce monde après tout ? Nous n'y vivons pas encore depuis très longtemps.

— Cela ne peut pas être un bon présage, insista Chris.

— Peu importe, intervint Bob Days. Les hivers n'ont jamais duré longtemps. Nous survivrons également à celui-ci.

— C'est le fait qu'il soit tombé autant de neige qui me dérange, dit Vay. Cela va gêner la mise en œuvre de nos plans.

— Quels plans ? demanda Bob.

— D'ici peu de temps, les deux forces en présence sur la planète Ovaron vont entrer en conflit. Nous devons régler la situation avant que Danton et Bull en viennent à l'idée de réaliser leur plan insensé sans notre consentement. Je ne voudrais pas être placée un jour devant le fait accompli.

Bob Days se coupa une tranche de viande et commença à la dévorer de bel appétit.

— Tu as raison, approuva-t-il. Si une étoile se mettait tout d'un coup à envoyer des impulsions sur un rythme régulier, cela attirerait l'attention des Ploohns. Ils viendraient sur place pour examiner l'étoile en question et l'espace environnant. Et tôt ou tard, ils nous découvriraient.

— Et ensuite, bonne nuit… ajouta laconiquement Chris.

— Nous n'aurions aucun moyen de nous défendre, souligna craintivement Arysha.

— Effectivement. Il faut donc tout faire pour les empêcher d'en arriver là, expliqua Vay.

— En quoi consiste votre plan ? demanda Bob. Est-ce que le gouvernement a déjà pris une décision à ce sujet ?

— Oui, lui confirma Vay. J'ai reçu pour mission d'attaquer le *Gémeaux* et d'en prendre le contrôle. Les armes nécessaires à ce coup de main nous serons distribuées cette nuit même.

— Des armes ? demanda Bob alarmé. Est-ce vraiment nécessaire ?

— Nous allons probablement devoir passer en force, lui répondit Vay.

— Ce sera dangereux, commenta Bob.

— Évidemment, mais pas pour nous. Car tu ne crois pas sérieusement que l'un des hommes du *Gémeaux* osera tirer sur une femme ?

Bob Days se servit une nouvelle tranche de viande. Il secoua la tête.

— Naturellement pas.

— Vous autres, les hommes, êtes toujours partisans de nous éviter le moindre risque, n'est-ce pas ? railla Vay. Cela vous va bien ! Cette fois, le plus gros du travail sera accompli par des femmes. Tout ce que nous pourrons vous éviter, nous vous l'éviterons.

— Je crois que nous sommes d'accord, répondit Bob.

— Toi aussi ? s'enquit Arysha sur un ton anxieux.

— Hum... Oui.

— Tu dis cela sur un ton étrange, remarqua Arysha. Tu es pourtant bien content de nous, non ?

— Bien sûr qu'il l'est, intervint Chris avec un large sourire. Bob vit chez nous comme un coq en pâte.

— Bob n'a vraiment pas à se plaindre, appuya Vay.

— C'est un bon mari. Je l'aime, dit Arysha.

— Bon, ça suffit comme ça ! brailla Bob. Je voudrais pouvoir manger dans le calme. Taisez-vous maintenant !

— Bien sûr, Bob, dit Vay. Comme tu voudras.

♦

Vay Days ralentit la course du glisseur tout en continuant à voler dans la direction du *Gémeaux*. Elle désigna de la main le sol en contrebas.

— Ils ne peuvent rien voir, Bob, expliqua-t-elle. Depuis le vaisseau, il est impossible de deviner qu'une armée de femmes est en train de progresser en se frayant un chemin sous la neige.

Bob Days rajusta ses lunettes et dirigea son regard vers le bas. L'épaisse couche de neige dissimulait tout ce qui pouvait se passer au niveau du sol. L'hémisphère supérieur du *Gémeaux* se dressait puissamment au-dessus de la couche immaculée.

Vay se pencha en avant et pressa la touche d'appel du télécom. Quelques secondes plus tard, le visage d'un officier apparut sur l'écran vidéo.

— Je voudrais avoir une entrevue avec messieurs Bull et Danton, demanda laconiquement Vay. C'est urgent.

— *Un moment, je vous prie*, répondit l'officier.

Bob Days regarda derrière eux. Deux autres glisseurs les suivaient. Ces derniers n'étaient occupés que par des femmes.

— C'est parti, dit Vay en voyant une large porte s'ouvrir au-dessus de la surface neigeuse.

— *Veuillez vous poser dans le hangar numéro 9*, la pria l'officier.

— Je vous remercie, lui répondit Vay.

Les trois glisseurs s'engagèrent dans le sas. L'appareil de tête se posa normalement dans le hangar, où plusieurs officiers se tenaient prêts à accueillir les visiteurs. Le deuxième s'immobilisa sur le seuil du sas, et le troisième demeura à l'extérieur. Ils bloquaient de cette façon l'accès au sas. Cela pouvait s'avérer dangereux si les deux machines étaient détruites simultanément.

— Un moment ! s'écria l'un des officiers en constatant la situation. madame Days, que signifie ceci ?

Vay Days descendit de son glisseur le sourire aux lèvres.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-elle.

Bob Days quitta la cabine par la portière opposée. Il tenait un paralyseur à la main, et il ouvrit le feu immédiatement. Les officiers s'effondrèrent avant d'avoir pu saisir leurs armes.

Pendant ce temps, les femmes avaient sauté hors des deux autres glisseurs. Elles fixèrent en toute hâte des générateurs antigravs à l'entrée du sas, afin de créer un champ polarisé dans le sens ascendant dont la base rejoignait le sol. Sur le bord supérieur de la porte, elle disposèrent un réflecteur de champ destiné à dévier vers la chambre du sas tous les corps transportés par le champ ascendant.

Quelques secondes plus tard, des centaines de femmes surgissaient des tunnels qu'elles avaient creusés dans la neige.

Bob Days alla rapidement jusqu'à l'ouverture du sas et jeta un coup d'œil en contrebas. Il sourit ironiquement en constatant que le commandant du *Gémeaux* avait dressé un écran protecteur. Cette mesure arrivait beaucoup trop tard. Près de cinq cents femmes se trouvaient déjà à l'intérieur du périmètre délimité par l'écran. Elles ne pouvaient plus être repoussées.

Bob retourna auprès de Vay.

— Ça a marché, lui fit-il savoir. Tout se passe comme prévu.

Des groupes compacts de femmes s'engouffrèrent l'un après l'autre dans le sas. Bob Days s'empara du désintégrateur lourd que lui lança sa femme Chris et courut jusqu'à la porte la plus proche. En trois salves bien ajustées, il la vaporisa. Il procéda de la même façon avec deux autres accès.

Après avoir calé le désintégrateur dans le creux de son bras, il pénétra dans le vaisseau à la tête du commando féminin. À quelques mètres devant lui, une lourde porte blindée s'abaissa en grondant pour barrer le passage.

Bob Days se contenta de rire.

Il ouvrit le feu sur la porte. Le rayon d'énergie verdâtre s'enfonça sans problème dans l'acier du panneau. Days y découpa rapidement une ouverture carrée. Au bout de deux minutes, il n'eut qu'à donner un coup de pied dans les restes de la porte pour la faire basculer. Celle-ci tomba sur le sol avec fracas.

Days reprit sa progression. Il fonça en plein vers un groupe d'hommes armés de paralyseurs, et qui se tenait à une vingtaine de mètres au-delà de la porte. Il poussa un cri et s'effondra sur le sol en lâchant son arme.

Vay Days tira.

Elle ne se servait pas d'un paralyseur, mais d'un radiant à impulsion. Le trait d'énergie aveuglant passa au-dessus de la tête des spationautes pour aller s'écraser sur le plafond. Une pluie de gouttelettes de métal incandescent se déversa sur les hommes, dont certains furent gravement brûlés.

Les défenseurs se replièrent en poussant des cris de douleur. Aucun d'entre eux ne semblait avoir l'intention de tirer sur des femmes et des jeunes filles avec des armes mortelles.

— Occupez-vous de lui, ordonna Vay en désignant son mari paralysé. Chris, reste à ses côtés.

— Vay, je préférerais aller avec toi... commença celle-ci, mais la ministre la repoussa.

Vay prit la tête du commando. Elle apprit par radio que les autres groupes de femmes avaient aussi réussi leur percée. Dans son secteur, une trentaine de femmes avaient cependant été mises hors de combat par des rayons paralysants.

Elle arriva devant la porte suivante et s'empara derechef du désintégrateur. Elle dut pour cela se faire aider par une autre femme, car elle pouvait difficilement épauler seule une arme de ce poids. Mais avant même qu'elle n'ait pu presser la détente, la porte coulissa d'elle-même sur le côté. La voie menant au puits antigrav était libre. Un poste d'intercom situé à proximité s'alluma. Le visage furieux et fermé de Bull s'y encadra.

— *Je préfère vous laisser avancer librement jusqu'au poste central plutôt que de vous laisser descendre mes hommes*, annonça-t-il d'une voix frémissante de colère. *Vous ne semblez pas avoir conscience de la quantité de travail nécessaire pour fabriquer une seule porte étanche de cette qualité. Et vous ne paraissez pas non plus savoir le prix que j'accorde à la vie de mon équipage. Renoncez à la violence, sinon je pourrais me voir contraint d'effectuer un décollage en catastrophe vers l'espace. Et là, ma chère, les choses seraient tout à coup très différentes pour vous et vos dames de compagnie.*

— Mes compliments, monsieur Bull, lui répondit-elle avec aplomb. Vous ne semblez pas être aussi buté et irréfléchi que je l'avais cru jusqu'à présent. Vous savez vous montrer raisonnable quand il le faut.

Bull coupa la communication.

— *Bande de maritornes...* entendit-on encore dans le haut-parleur.

Vay Days éclata d'un rire cristallin.

Elle entra la première dans le puits antigrav et se laissa emporter par le champ ascendant. Quelques femmes seulement la suivirent. Les autres se dispersèrent dans différentes directions pour prendre possession du vaisseau. Elles ne rencontrèrent aucune résistance.

Roi Danton et Reginald Bull vinrent à la rencontre de Vay Days lorsque celle-ci pénétra un peu plus tard dans le poste central du *Gémeaux*.

— Je ne sais pas ce qui vous est passé par la tête, madame Days, dit gravement Bull. Vous imaginez peut-être que votre petite manœuvre est très spirituelle, et même très astucieuse. Mais ce n'est pas le cas. Votre conduite est impardonnable.

— Je revendique mon droit d'agir au nom de la légitime défense, répondit Vay sur le même ton.

— La légitime défense ? répéta Danton, médusé. Que voulez-vous dire par là ? Personne ne vous menace.

— C'est là que vous faites erreur. Si monsieur Bull et vous-mêmes arrivez à mettre en œuvre votre plan, vous mettrez en péril l'existence de toute la population de cette planète ! On peut donc bien parler d'une menace.

— Vous exagérez délibérément ! s'exclama Bull. Il faut que nous discutions tranquillement de toute cette affaire. Venez au mess avec nous.

Il conduisit Vay et ses camarades le long d'une large coursive jusqu'au mess des officiers. Ils prirent place autour d'une table. Roi Danton faisait face à Vay et deux de ses collaboratrices.

— Madame Days, j'ai déjà tenté de vous expliquer que l'envoi d'un S.O.S. stellaire ne présentait aucun danger pour la planète Ovaron, exposa calmement Bull. Il arrive souvent que des étoiles émettent soudainement des ondes quintidimensionnelles, sans

cause physique apparente. Ces signaux sont même généralement si réguliers et récurrents que les savants ont cru, durant de longues décennies, qu'il pouvait s'agir d'émissions produites par des intelligences étrangères. Aujourd'hui, nous savons qu'ils se trompaient. Si une étoile de cette région envoyait un signal de S.O.S., cela n'étonnerait personne au sein du Maelström. Seuls des Terraniens pourraient s'en apercevoir.

— C'est bien possible, monsieur Bull, répliqua Vay. Notre gouvernement m'a toutefois chargée de vous annoncer qu'il ne donnera pas son accord à l'exécution de votre plan.

— Pour quelle raison ?

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur Bull : parce que le risque serait trop grand pour nous.

Bull poussa un soupir de découragement.

— Mais c'est totalement inexact, madame Days ! objecta-t-il. Les Ploohns ne pourraient pas être mis sur notre piste de cette façon.

— Et que se passera-t-il s'ils finissent malgré tout par découvrir cette planète ?

— Je crois que je comprends ce que vous voulez dire, madame Days, dit Roi Danton de façon adroite. Vous n'avez rien à redire au plan par lui-même consistant à envoyer un S.O.S. stellaire. Est-ce exact ?

— En effet, monsieur Danton.

— Je renonce à comprendre… dit Bull dans un gémissement.

— Vous pensez seulement que nos positions défensives seraient trop faibles en cas d'attaque, poursuivit calmement Danton.

— Exactement, confirma-elle.

— À votre avis, le nombre de vaisseaux spatiaux dont nous disposons est trop faible pour faire face à une éventuelle attaque ?

— C'est précisément là que se situe le problème, monsieur Danton, répondit Vay. N'est-ce pas ce que je vous ai déjà dit ?

Roi Danton sourit.

— Hélas ! non, madame Days ! Sinon, nous aurions probablement pu trouver un terrain d'entente beaucoup plus tôt.

— Alors, c'est ça votre problème ? intervint Bull. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

Vay secoua la tête en souriant.

— Il peut vous sembler qu'il est assez difficile de s'entendre avec nous, monsieur Bull. Mais ce n'est pas le cas. Si vous vouliez seulement renoncer à vos prétentions de supériorité masculine envers les femmes, alors...

— Et vous, si vous renonciez à vouloir prouver à tout prix que vous n'êtes en aucun cas inférieures aux hommes, tout serait beaucoup plus simple, l'interrompit Bull avec un petit ricanement. (Il hocha la tête.) Mais vous avez raison, madame Days. Il est parfois difficile de lutter contre les préjugés.

— Eh bien, quelle proposition avez-vous à nous faire ? demanda Vay reprenant ses distances.

Elle craignait par-dessus tout que la conversation ne prît un tour trop amical et familier, car elle pensait ne pas pouvoir imposer son point de vue dans ce cas.

— Si vous soutenez notre plan, nous pourrions vous procurer des astronefs, assura Bull.

Surprise, elle se pencha en avant et ses yeux s'étrécirent.

— Et comment vous y prendriez-vous, monsieur Bull ? le questionna-t-elle.

— Madame Days, sachez qu'en même temps que la Terre, toute une flotte de vaisseaux spatiaux lémuriens a transité jadis par le transmetteur qui nous a amenés dans le Maelström, lui expliqua Bull. Je connais la position exacte de cette flotte, qui se compose encore à l'heure actuelle d'environ 22 000 unités dissimulées au sein du Maelström. Ils n'ont pas d'équipages, mais ils sont en parfait état de fonctionnement.

Vay le considéra d'un air soupçonneux. Elle n'arrivait pas à croire qu'il lui disait la vérité.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle.

— C'est Zeus qui me l'a dit.

— Et pourquoi n'avez-vous pas récupéré tous ces vaisseaux depuis le temps ? Grâce à eux, nous aurions pu considérablement renforcer notre potentiel défensif.

— Nous n'avions aucune raison de le faire, rétorqua tranquillement Bull. La planète Ovaron n'est pas menacée. J'en suis fermement convaincu. Cependant, j'ai un moment envisagé de ramener ici au moins une partie de cette flotte.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Parce que des mouvements de vaisseaux pourraient être détectés, expliqua Roi Danton. Vous pouvez facilement le comprendre. Nous avons donc renoncé afin de ne pas attirer l'attention sur la planète Ovaron.

Vay se laissa aller dans son siège en plissant le front.

— Je voudrais maintenant vous faire la proposition suivante, madame Days, lui dit Bull. Sur ce monde, il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui ont reçu une formation de spationautes. Roi Danton et moi-même allons mettre sur pied avec eux une expédition et partir avec le *Pharaon*.

— Vous voulez ramener des vaisseaux spatiaux jusqu'ici ?

— Oui, madame Days. En un seul voyage, nous pourrions récupérer plusieurs centaines d'astronefs si nous sommes bien préparés.

Vay hocha la tête.

— Je reconnais que cette proposition a quelque chose de fascinant. Si nous disposions d'une flotte spatiale, nous serions mieux préparés à affronter une attaque venue de l'espace. J'en parlerai au gouvernement, monsieur Bull, répondit-elle.

— Parfait ! Nous voilà au moins d'accord sur ce point, dit Bull avec soulagement. Maintenant, veuillez faire en sorte que vos femmes quittent le *Gémeaux*.

Vay secoua la tête.

— Il n'en est absolument pas question, monsieur Bull. Les femmes ne quitteront votre bord que lorsque le *Pharaon* décollera. Je vous demande de nous comprendre.

— Je pense que nous pouvons accepter, intervint Roi Danton après une brève hésitation. Certes, je n'aime pas voir l'activité du *Gémeaux* paralysée de cette manière, mais je comprends que vous souhaitiez avoir certaines garanties.

— Vous m'assurez, monsieur Bull, que ces vaisseaux lémuriens existent réellement ?

— Vous avez ma parole. J'espère que cela vous suffit.

— Oui, cela me suffit. (Vay se leva.) Je vous donnerai des nouvelles ce soir même.
Elle salua Bull et Danton d'un signe de tête avant de quitter le mess.

CHAPITRE IV

Vay Days tint sa promesse.

Elle rappela Bull quelques heures plus tard pour lui faire savoir que le gouvernement de la planète Ovaron avait donné son accord.

— *Nous vous communiquerons dans les prochains jours les profils de personnalité des hommes et des femmes que nous sélectionnerons pour le voyage,* lui annonça-t-elle. *Avec l'aide de votre positronique, vous pourrez alors composer les équipages destinés aux astronefs lémuriens.*

— Combien de personnes pourrez-vous mettre à notre disposition ? s'enquit Bull.

— *Selon nos premières estimations, vous devriez avoir environ 1500 personnes. Plus exactement : 94 hommes et un nombre de femmes restant à préciser.*

Bull plissa le front.

— Comment se fait-il que vous connaissiez l'effectif des hommes avec précision, mais pas celui des femmes ? demanda-t-il.

— *Parce qu'une partie des femmes aptes à cette mission attendent actuellement d'heureux événements, monsieur Bull,* lui expliqua Vay. *Je pense que vous voyez ce que je veux dire ?*

— Oui, tout à fait, répondit Bull avec amusement. On m'a expliqué tout cela il y a déjà un certain nombre de siècles.

— *Vraiment ?* se moqua-t-elle. *Parmi cette proportion de femmes enceintes, nous ne pouvons pas encore savoir le nombre exact de celles qui pourront quitter la planète Ovaron.*

— Et pourquoi cela ? s'étonna Bull. La grossesse n'est pas une maladie et ne diminue en rien les compétences d'une femme. Une femme enceinte reste capable d'accomplir son travail...

— *Monsieur Bull,* l'interrompit Vay d'une voix tranchante. *Rien n'a plus de valeur à nos yeux qu'une vie en gestation. En aucun cas nous ne voulons mettre la vie d'un enfant en danger, même si celui-ci n'est pas encore né. Ce n'est donc pas la peine d'insister. Aucune femme enceinte ne prendra part à l'expédition, quand bien même elle serait capable de piloter à elle seule un vaisseau spatial lémurien.*

— Très bien, madame Days. J'ai compris.

Elle secoua la tête et ses lèvres se détendirent en un sourire à peine perceptible.

— *Pourquoi faut-il que les hommes soient toujours aussi longs à comprendre les choses simples ?* demanda-t-elle.

Bull ne trouva rien à répliquer. Il se gratta machinalement la nuque.

— C'est bon, murmura-t-il. J'attends vos données.

— *Bonne nuit,* lui dit-elle avant de couper la communication.

Deux jours plus tard, Reginald Bull pouvait transmettre à son premier officier les bandes magnétiques portant les informations que Vay Days lui avait envoyées. L'officier les introduisit dans la positronique, et celle-ci commença à les traiter. Il s'avéra que 94 hommes et 1376 femmes avaient été retenus pour participer à l'expédition.

— J'aurais préféré une proportion inverse, grommela Bull.

Il regardait d'un air méfiant la jeune femme assise sur un siège près de l'entrée du poste central. Elle avait posé son radiant à impulsion sur ses genoux. Elle était chargée de garder le poste de commandement en compagnie de deux autres femmes, qui venaient la relever toutes les deux heures. D'autres postes de garde avaient été établis dans tous les secteurs stratégiques du *Gémeaux*.

Roi Danton fit son entrée dans le poste central. Bull lui communiqua les résultats fournis par la positronique.

— C'est seulement une fois sur place que nous verrons combien d'astronefs nous pourrons récupérer avec ces équipages, dit-il en conclusion de son rapport. Si c'est nécessaire, nous devrons faire plusieurs voyages.

Danton était venu lui faire ses adieux.

— Le *Pharaon* est prêt à appareiller, dit-il. Je vais demander à Vay Days de mettre un équipage à notre disposition. Nous allons nous trouver un peu à l'étroit à bord, mais ce sera supportable le temps du voyage.

Lorsque Danton eut quitté le poste central, Bull alla vers la jeune femme armée qui montait la garde. Il sa campa devant elle et enfonça ses mains dans ses poches.

— Vous avez bien fait votre boulot, lui dit-il. Est-ce que vous ne pourriez pas repartir maintenant ?

— Pour quelle raison ? lui demanda-t-elle, l'air étonné. Je n'ai reçu aucun ordre en ce sens.

Bull la foudroya du regard. Puis, il se détourna en maugréant un juron. Jamais de toute sa vie il ne s'était senti aussi impuissant qu'en ce moment. Il ne pouvait rien faire contre l'occupation de son vaisseau par les femmes de la planète Ovaron. À moins d'avoir recours à la force contre elles, ce qu'il ne souhaitait en aucun cas. Il était fermement résolu à résoudre pacifiquement ce conflit. De plus, il était persuadé que les femmes finiraient par abandonner la partie au bout de quelques heures.

Mais les heures passèrent, et rien ne changea. Bull se retira dans sa cabine. Lorsqu'il retourna dans le poste de commandement, le lendemain matin, Roi Danton l'appela.

— *Nous allons décoller,* lui annonça-t-il. *Tout va bien à bord. Bonne chance, Bull !*

— Merci, Roi. Bonne chance à toi aussi.

— *Quand le Gémeaux partira-t-il ?*

— Aujourd'hui, je pense.

Il salua Danton d'un signe de tête avant de couper la liaison. Quelques minutes plus tard, il vit sur l'écran principal le vaisseau lémurien se détacher du champ d'atterrissage et prendre de l'altitude en accélérant. Lorsqu'il eut disparu dans la couche nuageuse, Bull se retourna vers la garde postée près de la porte. Il lui fit un geste d'invite de la main.

— Ça y est, ils sont partis, lui dit-il. Vous pouvez filer.

— Quand j'aurai reçu des ordres, répondit la femme en secouant la tête.

— Je viens de vous en donner un.

— Vous n'êtes pas habilité à le faire.

Bull poussa un nouveau juron et pressa quelques touches de la console de communication. L'écran placé devant lui s'alluma, et une image en trois dimensions de Bob Days apparut dans le champ de projection. Il cligna des yeux derrière ses verres de lunette en apercevant Bull, comme s'il avait du mal à le reconnaître.

— Passez-moi votre femme, exigea Bull sur un ton glacial.

— *Laquelle ?* interrogea ingénument Bob Days.

— Vous le savez très bien, continua Bull. Ne jouez pas les imbéciles avec moi.

Days ricana.

— *J'ai encore quelques autres talents en réserve*, répondit-il sur un ton équivoque.

L'écran se brouilla, puis l'image de Vay remplaça celle de son mari.

— Salut ! dit Bull. Le *Pharaon* a appareillé. Vous pouvez donner l'ordre à vos femmes de quitter le *Gémeaux*.

— *Et pourquoi donc ?* demanda Vay avec un sourire. *D'après ce que j'ai appris, elles se plaisent bien à votre bord. Quelques-unes d'entre elles se sont même liées d'amitié avec vos hommes.*

— Madame Days, ma patience est à bout !

— *Monsieur Bull, je vais être franche avec vous. Pour l'instant, mes femmes vont rester à bord de votre astronef.*

— Comment ? s'exclama Bull. J'espère que j'ai mal entendu !

— *Absolument pas*, répondit-elle. *Nous avons décidé d'attendre le résultat de l'expédition du Pharaon. Lorsque les astronefs lémuriens seront ici, nous enlèverons nos gardes.*

Bull serra les mâchoires. Il était à deux doigts d'exploser et il ne se maîtrisa qu'avec peine. Le cours de ses pensées se modifia instantanément. Il ne s'était pas attendu à une tromperie de ce genre. Il avait été pris par surprise, mais il ne songeait désormais plus à participer à ce petit jeu. Il se garda bien cependant de révéler ses pensées à Vay Days.

— Je dois dire que je ne m'étais pas attendu à vous voir renier votre parole, dit-il finalement. Mais si c'est ce que vous voulez, je dois me résigner. Après tout, l'étoile que nous avons choisie nous attendra bien un jour ou deux de plus pour envoyer ses signaux.

— *C'est également notre avis*, monsieur Bull, dit Vay visiblement soulagée.

Reginald Bull renonça à lui expliquer que chaque jour comptait. Qui pouvait savoir quand on commencerait à les rechercher ? Qui pouvait dire à quelle date Rhodan reviendrait dans le Maelström ? Aujourd'hui peut-être, ou dans les prochains jours... Peut-être même Rhodan se trouvait-il déjà dans ce secteur de l'espace, prêt à s'en retirer après avoir abandonné les recherches.

— C'est parfait, madame Days. Nous allons donc attendre, dit-il en s'efforçant de garder un ton détaché.

— *Je me réjouis de voir que nous arrivons à nous entendre*, conclut-elle avant de couper la communication.

Bull se leva. Il étendit les bras et bâilla ostensiblement. Puis, il se dirigea vers la sortie. La garde le suivait du regard. Un sourire triomphant jouait sur ses lèvres.

Mais celui-ci s'effaça d'un seul coup lorsque Bull se jeta brusquement sur elle pour lui arracher son arme. La jeune femme bondit sur ses pieds. Elle tenta vainement de dire quelque chose. Bull lui posa la main gauche sur l'épaule et la força à se rasseoir.

— Du calme, mademoiselle, lui dit-il sur un ton amical. Cette situation ne pouvait pas s'éterniser. Lizan ! appela-t-il ensuite.

— Oui, Maréchal ? répondit le premier officier du *Gémeaux* en venant vers lui.

— Bouclez tous les sas. Pointez les canons énergétiques sur Hildenbrandt-City. Déclenchez l'état d'alerte extraordinaire *Balise du Maelström*.

— À vos ordres, répondit l'officier avant de se hâter vers l'intercom.

L'équipage sembla sortir de son apathie.

— Que voulez-vous faire ? demanda la jeune femme.

— Avez-vous vraiment cru que vous pourriez nous mener encore longtemps par le bout du nez ? lui répliqua Bull.

Il s'avança vers la porte de sortie et l'ouvrit. Dans la coursive, deux femmes armées faisaient face à un groupe de sept hommes. Elles lui tournaient le dos. Manifestement, elles ne s'attendaient pas à une attaque venant de cette direction. Il s'avança jusqu'à elles et leur posa la main sur l'épaule en disant :

— Déposez vos armes, mesdemoiselles. Votre petit jeu est terminé.

Elles firent volte-face. Il secoua la tête.

— Ne faites pas de bêtises, leur conseilla-t-il. Ne mettez pas votre vie en danger.

— Reculez, monsieur Bull, lui ordonna l'une d'entre elles, une ravissante petite brune. Ou bien je tire !

— Si vous faites cela, l'officier de tir ouvrira le feu sur Hildenbrandt-City avec l'artillerie du bord.

— Vous détruiriez la ville ?

— Non, je n'irais pas jusque-là. Je me contenterais de la plonger dans une onde calorique. La neige se mettra à fondre et gèlera de nouveau quelques minutes plus tard. Hildenbrandt-City se retrouvera enfouie sous une couche de glace. Cela devrait suffire pour que vous compreniez.

Il tendit lentement les mains vers les armes énergétiques des deux jeunes femmes et s'en empara.

— Vous allez quitter le bord, leur ordonna-t-il. Le *Gémeaux* va décoller dans quelques minutes.

La résistance des femmes s'effondra aussi rapidement que Bull l'avait prévu. Elles n'étaient pas vraiment prêtes à se battre. Plusieurs jours de contacts avec les hommes d'équipage avaient fait naître des relations amicales, et un affrontement leur apparaissait désormais absurde. De plus, elles ne connaissaient pas la situation qui régnait dans les autres secteurs du vaisseau.

— Partez à présent, leur répéta Bull.

Elles s'inclinèrent devant lui et passèrent devant les hommes pour se diriger vers le puits antigrav. Lorsque Bull regagna le poste de commandement, Lizan vint à sa rencontre.

— Nous avons repris le contrôle total du *Gémeaux*, annonça-t-il.

Bull se contenta de hocher la tête.

— Les femmes sont en train de se rassembler dans le hangar numéro 8. Nous allons bientôt pouvoir les évacuer.

— Effectuez tous les préparatifs pour le décollage, lui ordonna Bull.

Il quitta de nouveau le poste central. À présent, la voie était libre jusqu'au puits antigrav. Personne ne l'arrêta. Il se laissa porter par le champ de force jusqu'au laboratoire scientifique du docteur Maud I Haka. L'hyperphysicienne travaillait ici avec ses assistantes sur le stimulateur de champ submétronique.

— J'ai entendu dire que tout ce cirque est enfin terminé, dit-elle en guise d'accueil. Est-ce exact ?

— Tout à fait, lui confirma Bull. Est-ce que le stimulateur de champ est prêt à remplir son office ?

— Il fonctionne parfaitement, lui confirma-t-elle. Nous n'attendons plus que le moment de le mettre en marche. Quelle étoile avez-vous sélectionnée ?

— Une géante rouge située à 102,57 années-lumière de la planète Ovaron.

— N'est-ce pas un peu trop éloigné ?

Elle repoussa ses appareils de mesure sur le côté et ôta ses gants protecteurs. Le docteur Maud I Haka était une femme encore jeune. Elle portait ses cheveux bruns coupés très court, mais cela ne diminuait en rien sa féminité.

— Non, répondit Bull. C'est suffisamment près pour que nous puissions localiser tous les vaisseaux spatiaux qui s'approcheront de cette étoile. Nous lui avons donné le nom de *Balise du Maelström*.

Le docteur I Haka dépassa sa blouse bleue et la posa sur une table. Elle sourit imperceptiblement.

— Je me réjouis de constater que vous acceptez toujours de collaborer avec moi, dit-elle.

— Ah oui ? s'étonna Bull. Et pourquoi cela ?

— À cause de tous ces ennuis que vous avez eus avec des femmes…

Bull s'esclaffa.

— Je crois que j'en entendrai parler encore longtemps, répondit-il.

La porte du laboratoire s'ouvrit.

— Est-ce que monsieur Bull est ici ? demanda une voix cristalline.

Bull se retourna.

— Madame Days ? (Il avala sa salive de travers et toussa.) Bon sang ! Qu'est-ce que vous fichez encore ici ?

Vay Days entra dans la pièce. Son mari Bob était sur ses talons. Il fixait Bull derrière les verres de ses lunettes.

— Veuillez quitter immédiatement le *Gémeaux* ! leur commanda Bull d'une voix glaciale. Cela suffit maintenant, madame Days. Je n'ai pas l'intention de me laisser retarder plus longtemps par vos manigances.

— Telle n'est pas mon intention, répondit Vay. Si je suis ici, c'est seulement pour m'assurer que tout se déroule comme convenu et que l'étoile que vous avez choisie est suffisamment éloignée de la planète Ovaron.

— Vous ne chercherez donc plus à nous mettre des bâtons dans les roues ?

— Je sais reconnaître mes défaites, répondit-elle calmement.

— Très bien, dit Bull. Vous pouvez rester à bord. Mais votre mari devra quitter le *Gémeaux*.

Bob Days secoua énergiquement la tête.

— Il n'en est pas question, refusa-t-il. Je reste avec ma femme.

Le regard de Reginald Bull passa alternativement de Vay à Bob. Il réfléchissait. Il avait tout pouvoir de décision sur ce vaisseau, et il aurait pu les faire expulser tous les deux, purement et simplement. Mais en agissant ainsi, il n'aurait rendu service à personne. Les tensions qui existaient déjà entre le gouvernement de la planète et lui n'auraient fait que s'exacerber.

— Ce voyage pourrait s'avérer dangereux, fit-il remarquer. Il n'est pas exclu que nous ayons à affronter certains incidents de vol.

— Nous en sommes parfaitement conscients, répondit Bob.

— Très bien, dit Bull sur un ton conciliant. Si vous le voulez absolument, vous pouvez rester à bord. Considérez-vous comme mes invités. Mais je vous préviens que si vous essayez d'influencer les officiers, ou que vous vous mêlez du fonctionnement des services, je vous ferai enfermer jusqu'à ce que nous soyons de retour sur la planète Ovaron.

— Nous ne vous gênerons pas, promit Vay. Je veux seulement observer le déroulement des opérations, rien de plus.

— Dans ce cas, c'est parfait, dit Bull d'un air renfrogné.

Il quitta rapidement la pièce.

Lorsqu'il arriva dans le poste central, Lizan vint à sa rencontre.

— Nous sommes parés pour l'appareillage, Maréchal, annonça-t-il. Les femmes ont presque toutes quitté le vaisseau.

— Presque toutes ? répéta Bull avec étonnement. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il reste encore une vingtaine de femmes qui se sont retranchées dans une armurerie du pont 3, lui rapporta le premier officier. Nous ne pourrions les déloger qu'en ayant recours à la force. Ces femmes ne veulent pas entendre raison.

— Utiliser la violence contre des femmes ? (Bull secoua la tête.) Il n'en est pas question. Nous allons décoller. Il faudra faire surveiller étroitement ces femmes afin qu'elles ne nous créent pas de difficultés.

— J'ai déjà donné des ordres en ce sens, Maréchal.

— Parfait, Lizan. Nous pouvons partir.

Le premier officier regagna son poste. Il reçut un peu plus tard l'ordre de décollage. Les générateurs du vaisseau démarrèrent. Le *Gémeaux* libéra les forces titanesques qui résidaient en lui. Il se détacha du sol et fonça vers l'espace à l'accélération maximale.

— J'espère que nous n'aurons pas à regretter d'avoir pris des gants avec ces femmes, dit Bull à voix basse.

Il se pencha en avant pour établir une liaison intercom avec le laboratoire du docteur Maud I Haka.

— Passez-moi madame Days, demanda-t-il à l'assistante qui avait répondu à son appel.

Peu après, le visage de Vay apparut sur l'écran.

— Nous avons encore un petit problème, madame Days, lui expliqua Bull. J'aimerais que vous nous aidiez à le résoudre.

— *Bien entendu*, lui répondit-elle. *De quoi s'agit-il ?*

— Quelques-unes de vos femmes se sont retranchées dans une armurerie du vaisseau, madame Days. J'aimerais que vous nous aidiez à les convaincre d'abandonner leur résistance.

— *Naturellement, je vais m'en occuper*, accepta immédiatement Vay.

Soulagé, Bull coupa la liaison. Il se tourna vers son premier officier.

— Lizan, dit-il. Désignez quelques hommes pour surveiller le labo du docteur I Haka. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose au stimulateur de champ submétronique.

— Vous songez à un sabotage de la part de ces femmes ?

— Je m'attends à tout.

♦

En tenant compte des conditions particulières régnant au sein du Maelström, le commandant Rik Radik effectua prudemment plusieurs étapes de vol supraluminique pour amener le *Pharaon* dans le secteur spatial où Roi Danton savait trouver les 22 000 vaisseaux spatiaux lémuriens. Les tourbillons énergétiques qui faisaient toujours rage dans cette région contraignaient le commandant à procéder ainsi.

Pendant ce temps, l'équipage se familiarisa avec la technologie lémurienne.

Les difficultés initiales étaient surmontées depuis longtemps, et Roi Danton avait donné l'ordre de soumettre l'équipage à des exercices permanents.

En dehors des officiers qui accomplissaient leur service, deux femmes se trouvaient encore dans le poste de commandement. Elles se nommaient Arik la Bainx et Firda Heyll. Ces deux femmes avaient été désignées par Mayk Terna, l'administratrice de la planète Ovaron, pour commander le groupe qui devait prendre possession des astronefs lémuriens. Elles avaient toutes les deux plus de 90 ans, et avaient personnellement commandé des vaisseaux spatiaux avant de quitter la Terre pour la planète Ovaron dans le cadre du projet « Lady Emotion » organisé par Rhodan.

Arik la Bainx était chauve. Elle portait en permanence une casquette d'officier, bien que la perte de sa chevelure ne la dérangeât pas particulièrement. Elle accomplissait sa tâche avec sérieux et concentration, et rien ne pouvait la distraire une fois qu'elle s'était fixé un but.

À côté d'elle, Firda Heyll avait l'air incroyablement jeune et féminine. Elle était mince et coquette. Danton savait qu'elle faisait tout son possible pour préserver son apparence de jeunesse. C'était également une femme extrêmement intelligente, qui disposait d'un niveau de spécialisation très élevé.

Il ne fallait pas s'attendre à des difficultés de la part de ces deux femmes. Avant le décollage, Danton avait déjà compris qu'il pourrait se fier à elles. Arik la Bainx et Firda Heyll ayant décidé de prendre part à l'expédition, elles feraient tout pour que cette dernière s'achevât par un succès complet.

— Fin de la dernière étape, annonça Attra Rauent, le second officier du *Pharaon*.

Roi Danton reposa le gobelet dans lequel il venait de boire. Instinctivement, il se pencha légèrement en avant. Dans quelques secondes, les échos de détection des 22 000 vaisseaux spatiaux allaient apparaître sur les écrans.

Un voyant se mit à clignoter devant le commandant Radik.

D'un seul coup, l'image affichée par les écrans se transforma.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Arik la Bainx.

Danton eut l'impression de sentir une main lui serrer le la gorge.

— Il y a ici trois ou quatre cents astronefs au maximum, pas plus, commenta Firda Heyll. Comment cela est-il possible ?

— Les algues énergétiques ! dit Rik Radik. Ce doit être à cause des algues énergétiques.

Roi Danton s'était ressaisi.

— C'est la seule explication, dit-il pour appuyer les paroles du commandant. Les autres astronefs n'ont pu être détruits que par des algues énergétiques. Je suis certain que les renseignements dont nous disposions étaient fiables. C'est Alaska Saedelaere qui nous les avait fournis.

La suspicion initiale des deux femmes se dissipa rapidement.

— J'espère que nous arrivons encore à temps, dit Arik la Bainx. Si les autres vaisseaux sont également contaminés, nous aurons fait tout cela pour rien.

— Nous allons constituer cinquante groupes de quatre personnes chacun, ordonna Roi Danton. Ils devront inspecter les astronefs et repérer ceux qui sont restés intacts et que nous pourrons récupérer. Rauent ! Programmez les instructions nécessaires dans la positronique afin qu'elle se charge de la répartition des groupes. Les ordres seront transmis directement à l'équipage par intercom. Il n'y a pas de temps à perdre.

Arik la Bainx hocha la tête en signe d'assentiment. Elle pensait également qu'il fallait passer à l'action le plus tôt possible.

CHAPITRE V

— Le *Gémeaux* atteindra son objectif dans cinq heures, annonça Vay Days.

Elle jeta un regard circulaire sur l'assistance. Elle se trouvait dans l'un des mess du *Gémeaux* en compagnie de son mari Bob et de vingt autres femmes. Elle et son mari étaient venus de leur plein gré. Quant aux autres femmes, elles avaient été enfermées ici après avoir mis un terme à leur occupation de l'armurerie.

— Alors, il est trop tard, répondit une grande fille blonde.

— Êtes-vous certaines qu'on ne peut pas nous entendre ? demanda Bob.

— Absolument, répondit une fille à la peau hâlée, vêtue d'une combinaison rouge très voyante et d'un pantalon large et flottant. Je m'appelle Aca Ounice, et ce domaine est ma spécialité. J'ai neutralisé tout ce qui aurait pu s'avérer dangereux pour nous.

— C'est parfait, répondit Vay. (Elle prit place à une table et, d'un geste de la main, invita les autres à en faire autant.) J'espère que Bull ne se montrera pas trop méfiant.

— Il a d'autres chats à fouetter en ce moment, fit remarquer Bob.

Tout en parlant, il dévisageait Aca Ounice, dont les joues s'empourprèrent sous son regard.

— Mayk Terna, notre administratrice, m'a chargée d'empêcher Bull de mettre son plan en œuvre aussi longtemps que Roi Danton ne sera pas rentré sur la planète Ovaron avec un nombre suffisant d'astronefs, expliqua Vay Days. En accord avec les autres membres du gouvernement, elle pense que cette condition doit être réalisée avant que nous puissions prendre un quelconque risque.

— À vrai dire, nous devrions attendre encore plus longtemps, car la possession de vaisseaux spatiaux à elle seule ne renforce pas significativement notre sécurité, objecta Aca Ounice. Ces unités devront posséder des équipages, qui devront subir un entraînement et des séances d'instruction. Ensuite seulement, nous serons vraiment en mesure de nous défendre.

— Nous ne pourrons pas retenir très longtemps un homme aussi déterminé que Reginald Bull, lui objecta Vay.

— Si nous avons assez de volonté, nous y parviendrons ! affirma une petite blonde boulotte.

— Vous vous trompez ! lui répondit Vay sur un ton énergique. Jusqu'à présent, nous avons réussi à nous imposer parce que Reginald Bull nous a traitées avec beaucoup d'égards. Certaines d'entre vous ont pu en tirer la conclusion qu'il serait facile de se débarrasser de lui. Mais si Bull a cédé à nos exigences, c'est parce qu'il ne voulait pas engager le combat contre des femmes, et parce qu'il pensait que la situation aller finale-

ment évoluer en sa faveur. Mais maintenant, nous en sommes arrivés à un point où il sera impossible de l'embobiner. Il serait totalement stupide de le provoquer une fois de plus. Il ne nous le pardonnerait jamais.

— Dans ce cas, que proposes-tu, Vay ? demanda Aca Ounice.

— Nous allons devoir utiliser la force.

— La force ?

— C'est le seul moyen qui nous reste.

— Quelle est ton idée ? lui demanda Bob.

— Il faut mettre les propulseurs hors service, expliqua Vay. De cette façon, Bull sera bien obligé de mettre un terme à cette expédition.

— Si les propulseurs sont en panne, le *Gémeaux* sera incapable de manœuvrer. Bull devra donc attendre que Roi Danton nous rejoigne avec le *Pharaon* et vienne nous récupérer, compléta Bob. (Il fit un signe d'approbation à l'adresse de sa femme.) C'est un bon plan.

— Ah ! je comprends enfin ! s'exclama Aca Ounice, qui brandit un objet de la taille du poing. Ceci est une microbombe. Je l'ai emportée de l'arsenal. J'ai demandé à Vay si je devais la rendre, mais elle n'a pas voulu.

Vay Days sourit.

— C'est une petite surprise que je réserve à Bull, dit-elle.

— Seuls Bob et toi êtes en mesure de réaliser cette opération, fit remarquer Aca Ounice.

Bob Days rajusta ses lunettes. Il se leva et alla vers la fille à la peau bronzée. Il tendit la main et elle lui donna la bombe. Il examina le petit objet ovoïde.

— Comment cela fonctionne-t-il ? demanda-t-il.

Aca Ounice lui reprit la microbombe des mains.

— C'est très simple, expliqua-t-elle. Il suffit de presser le bouton vert, et la bombe est amorcée. Elle peut être mise à feu par radio. On règle la fréquence grâce à ce curseur. Voilà, je viens de le faire pour toi. Tu n'as plus qu'à appuyer sur le bouton.

— Connais-tu aussi la puissance de cette bombe ? questionna-t-il en se rapprochant d'elle encore davantage, comme s'il n'arrivait pas à la voir assez nettement à travers les verres de ses lunettes.

— Je n'en ai aucune idée, avoua-t-elle. Mais ce n'est pas important. C'est seulement une microbombe, ne l'oublie pas. Tu ne pourras pas détruire le *Gémeaux* avec elle. Il en faudrait une de plus gros calibre pour cela.

— Je crois cependant qu'il ne serait pas mauvais que nous le sachions, fit-il remarquer sur un ton incertain. (Il reprit la bombe et la glissa dans l'une de ses poches.) Car nous allons devoir trouver un moyen de faire évacuer les secteurs du vaisseau qui risquent d'être touchés par l'explosion.

— Je vais m'en occuper, décida Vay sur un ton énergique. Quand tout sera prêt, je mettrai Bull au courant. Il saura bien à ce moment ce qu'il faut faire.

— Alors, nous pouvons y aller, répondit Bob avant de faire demi-tour et de sortir du mess.

Les gardes postés devant la porte le laissèrent passer sans même le fouiller.

♦

— Nous aurions dû venir ici beaucoup plus tôt, dit Attra Rauent, le second officier du *Pharaon*, tandis que la chaloupe s'approchait d'un astronef lémurien. Regardez, beaucoup de vaisseaux ont été détruits.

— Beaucoup, mais pas tous, nuança Firda Heyll.

Attra Rauent observait les écrans. Il vit briller des échos de détection correspondant à une bonne trentaine de chaloupes. Il fit passer son petit vaisseau devant un astronef réduit à l'état d'épave, et se dirigea vers un autre qui semblait assez bien conservé.

Il ralentit fortement sa course et fit lentement le tour du vaisseau.

— Là-haut, il y a un sas ouvert, annonça l'une des cinq femmes assises derrière lui.

Rauent fit remonter la chaloupe le long de la coque et la guida à l'intérieur du sas. Il émit plusieurs codes radio sur différentes fréquences, jusqu'à obtenir la fermeture de la porte étanche extérieure et l'ouverture de l'accès intérieur.

— Il subsiste encore une atmosphère respirable à l'intérieur, fit-il savoir à ses accompagnatrices. Nous pouvons sortir de la chaloupe. Nous gardons nos spatiandre, mais nous n'aurons pas besoin de fermer nos casques.

Firda Heyll quitta sa place et descendit la première. Elle fit quelques pas dans le hangar qui s'étendait au-delà de la porte du sas. Elle se retourna d'un air satisfait et fit signe à Rauent et que tout était en ordre.

Le deuxième officier referma la porte de la chaloupe et la verrouilla.

— Je ne pense pas qu'il reste sur ce vaisseau quelqu'un susceptible de nous voler notre chaloupe, mais prudence est mère de sûreté, dit-il.

Firda Heyll lui adressa un sourire indulgent. Elle tenait ces mesures de précaution pour parfaitement superflues. Elle attendait Rauent et les autres femmes devant une grande porte, qu'elle ouvrit lorsqu'ils l'eurent rejointe.

— Cette coursive mène directement au poste central, expliqua Rauent en prenant les devants. Allons-y sans perdre de temps.

Une minute plus tard, il se trouvait dans le poste de commandement. Les lampes de secours brillaient également ici. Elles s'étaient automatiquement allumées lorsque la chaloupe s'était posée dans le sas.

Rauent appuya sur quelques touches pour mettre en marche les principaux circuits d'alimentation. Immédiatement, le poste central fut éclairé *a giorno*. Les écrans s'allumèrent. Les instruments se mirent à bruisser et à ronronner, comme si on les avait éteints la veille et non quelques millénaires plus tôt.

Rauent prit place dans le fauteuil du commandant et établit une liaison radio avec le *Pharaon*. Roi Danton lui répondit.

— Nous nous trouvons à bord d'un vaisseau parfaitement intact, annonça le second officier. Nous pourrions...

— Non ! cria à ce moment Firda Heyll. Nous devons partir. Il y a des algues énergétiques à bord !

Rauent se retourna.

Firda Heyll était assise devant la console principale de détection. De ses doigts tremblants, elle désignait un écran. Attra Rauent reconnut sur celui-ci les formes lumineuses que, jusqu'à cet instant, il ne connaissait que par ouï-dire. Il s'agissait d'agrégats d'énergie structurelle métastables, auxquels un phénomène de polarisation collective

conférait une certaine cohésion, mais aussi des effets thermiques redoutables. On les appelait communément " algues énergétiques ".

— Tout le monde à la chaloupe ! ordonna Rauent. Vite, il faut évacuer ce vaisseau !

Il bondit de son siège et courut jusqu'à la sortie à la suite des femmes. Ils remontèrent au pas de course la coursive menant au hangar. Mais tout d'un coup, Firda Heyll se figea si brusquement sur place que Rauent vint la percuter de plein fouet.

À cinq mètres devant eux, des formes lumineuses et ondulantes étaient suspendues au plafond de la coursive.

Firda Heyll fit demi-tour et entraîna Rauent avec elle. Ils retournèrent jusqu'au poste central, dont ils ressortirent par un autre accès. Attra Rauent fermait la marche. Il eut le temps de voir les algues énergétiques traverser apparemment sans résistance la porte blindée du poste central.

Il sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il ne s'était pas attendu à voir ces agrégats d'énergie métastables les suivre aussi facilement.

La porte étanche se referma derrière lui avec un grincement sinistre. Les femmes avaient déjà pris une vingtaine de mètres d'avance. Attra Rauent se lança à leur poursuite. Il avait peur d'être séparé d'elles.

— Fermez vos casques ! hurla-t-il en obéissant à une inspiration subite.

— Pourquoi donc ? lui demanda Firda Heyll, l'air étonné.

Elle obéit néanmoins à son ordre. Mais les autres femmes ne l'imitèrent pas.

— Les hommes ne savent pas contrôler leurs nerfs, dit l'une d'elles en posant la main sur la plaque de commande de la porte devant laquelle elle se tenait.

— Faites ce que je vous dis ! lui cria Attra Rauent.

Mais il était trop tard. Lorsque la porte coulissa sur le côté, l'air fut aspiré hors de la coursive. La jeune femme fut soulevée par le courant et emportée dans une section détruite du vaisseau spatial. Attra Rauent essaya de la rattraper, mais il n'y parvint pas. Elle fut aspirée dans l'espace à travers une brèche de la coque.

Loin au-dessous de lui, le second officier du *Pharaon* aperçut deux agrégats énergétiques en train de monter lentement dans leur direction.

— Fichons le camp d'ici ! ordonna-t-il par radio. Nous allons essayer de rejoindre la chaloupe en passant par l'extérieur.

Il brancha le propulseur individuel de son spatiandre et sortit dans l'espace. Après s'être assuré que Firda Heyll et les autres femmes le suivaient, il commença à remonter le long de la coque du vaisseau. Quelques minutes plus tard, il arrivait devant la porte du hangar où était posée la chaloupe. Il parvint à l'ouvrir sans difficulté grâce à un code radio.

Attra Rauent ne perdit pas de temps. Il poussa les femmes à l'intérieur de la chaloupe et lança immédiatement les propulseurs. Lorsque le petit vaisseau spatial jaillit hors du sas, il constata qu'il avait eu raison de se presser. Les agrégats énergétiques s'engouffraient littéralement par l'ouverture du sas. Il parvint cependant à les éviter.

— Et Teleha ? interrogea Firda Heyll. Est-ce que vous allez la laisser ici ?

— Il le faut, répondit Attra Rauent. Plus tard, nous pourrons essayer de venir rechercher son corps.

Il établit le contact avec le *Pharaon*. Roi Danton écouta attentivement son rapport résumé.

— *Essayez encore avec le prochain vaisseau,* lui ordonna-t-il. *Nous disposons déjà de trois astronefs complètement opérationnels.*

— Ce n'est pas beaucoup, constata Rauent avec déception.

— *Toute cette région grouille littéralement de ces algues énergétiques,* lui fit savoir Roi Danton. *Soyez prudents !*

Avec un puissant sentiment de malaise, Rauent mit le cap sur le prochain vaisseau. Il redoutait ces algues énergétiques, car il savait qu'il n'existait pratiquement aucune moyen de défense efficace contre elles.

♦

Bob Days sourit amicalement en voyant l'ingénieur se diriger vers lui. Il rajusta soigneusement ses lunettes.

— Qu'est-ce que vous venez chercher ici ? lui demanda l'ingénieur. Vous n'avez rien à faire dans ce secteur.

— Ne vous énervez pas. Je voulais seulement jeter un coup d'œil à ces machines fantastiques qui permettent de propulser un astronef comme le *Gémeaux.*

— Pour cela, il vous faut une autorisation du commandant. Est-ce que vous en avez une ?

— Monsieur Bull ne s'y opposera certainement pas, affirma Days.

— Eh bien, allez lui faire la demande. Quand vous aurez un laissez-passer en bonne et due forme, revenez me voir. Mais pour l'instant, sortez d'ici ! exigea l'ingénieur sur un ton énergique.

Bob Days leva les yeux vers les deux grands générateurs qui se dressaient devant lui. Quelques secondes auparavant, deux autres ingénieurs travaillaient encore à proximité. À présent, ils étaient partis.

— Dommage, dit Days en secouant la tête. Entre amis, il ne devrait pas être nécessaire d'avoir recours à ce genre de formalités.

Il fit mine de vouloir s'en aller. Mais il effectua alors une rapide volte-face et projeta son poing en direction du visage de l'ingénieur. Celui-ci fut complètement pris par surprise. Le coup porté par Days l'atteignit de plein fouet et lui fit perdre l'équilibre. L'ingénieur alla se cogner contre une paroi avant de revenir vers Days en chancelant. Ce dernier attendit que l'ingénieur se trouvât à sa portée. Alors, il le frappa une nouvelle fois de toutes ses forces. Il n'en fallut pas plus. Le Terranien ne pouvait pas résister à la force supérieure d'un homme qui était né et avait grandi sur une planète où la gravité atteignait 1,17 g. L'ingénieur s'effondra sur le sol où il resta étendu, inconscient. Bob Days se pencha sur lui et lui tapota le crâne.

— Je suis désolé, mon garçon, dit-il sur un ton compatissant. Mais je ne pouvais pas faire autrement.

Ensuite, il se dirigea vers le plus proche générateur et chercha fébrilement une cachette. Il avisa finalement la grille d'admission d'un filtre. Il l'ouvrit et déposa la bombe dans le conduit après l'avoir amorcée. Puis, il referma rapidement la grille, essuya ses mains graisseuses sur son pantalon et se hâta de ressortir de la salle des machines.

Dans la coursive, Days croisa un officier. Il détourna brusquement la tête et ses lunettes glissèrent de sur son nez. Il poussa un cri et s'efforça de les rattraper au vol pour les empêcher de tomber. Mais il ne réussit qu'à accélérer leur chute. Voulant se montrer aimable, l'officier se pencha pour ramasser la paire de lunettes.

Bob Days afficha un sourire niais.

— Pouvez-vous me les rendre ? demanda-t-il.

— Naturellement, répondit l'officier en tendant à Days ses lunettes.

L'homme les chaussa de nouveau avant de considérer l'officier et de lui adresser un signe de tête en guise de remerciement.

— Sans elles, je suis aussi myope qu'une taupe, expliqua-t-il avant de reprendre son chemin.

L'officier le suivit du regard en secouant la tête. Il se souvint alors qu'il aurait dû demander à Days ce qu'il faisait dans ce secteur. Mais il était trop tard. À cet instant, l'homme avait déjà disparu dans le puits antigrav.

Affichant un air satisfait suite à la réussite de sa mission, Bob alla retrouver les femmes dans le réfectoire.

— Est-ce que ça a marché ? lui demanda Vay sur un ton nerveux.

— Parfaitement ! répondit-il avec fierté. J'ai caché la bombe dans un endroit très sûr. On peut la mettre à feu à n'importe quel moment.

— Alors, ne perdons plus de temps, décida Vay.

Elle alla jusqu'à l'intercom et appela le poste de commandement.

— Passez-moi Bull, demanda-t-elle à l'officier qui lui répondit.

— *Que voulez-vous, madame Days ?* demanda Bull lorsque son visage apparut dans le champ de projection.

— Ah ! monsieur Bull ! répondit Vay avec un sourire triomphant. J'avais complètement oublié de vous dire qu'il y a une bombe à retardement sur le pont 3, dans la salle des générateurs numéro V.

— *Qu'est-ce... Qu'est-ce que vous dites ?* hurla Bull.

— J'ai dit : une bombe à retardement, répéta Vay sans sourciller. J'ai failli oublier de vous prévenir. L'explosion se produira dans 120 secondes à partir de maintenant.

— *Est-ce que vous êtes devenue folle ?* beugla Bull. *Vous ne savez plus ce que vous dites !*

— Oh ! si ! je le sais très bien, monsieur Bull ! Je veux vous faire comprendre que j'utiliserai tous les moyens possibles pour vous empêcher d'allumer votre phare stellaire, tant que la planète Ovaron ne sera pas suffisamment protégée.

— *Dites-moi vite où se trouve cette bombe. Nous devons la désamorcer.*

— Ce n'est plus possible, monsieur Bull. Il ne vous reste pas assez de temps. Vous devez donner l'ordre d'évacuer immédiatement le pont 3. Je ne voudrais pas mettre des vies humaines en danger.

— *Vous êtes complètement folle ! Le Gémeaux a regagné l'espace normal. Nous approchons de notre étoile-cible. Notre vitesse atteint encore 250 000 kilomètres par seconde. Si la bombe explose, le Gémeaux va foncer en plein cœur de cette étoile, et rien ne pourra nous sauver. Dites-moi où est la bombe !*

— Je vous conseille de faire évacuer le secteur concerné, répéta Vay sur un ton neutre.

Elle était à peu près complètement convaincue que Bull bluffait.

Bull tourna la tête lorsque les sirènes d'alarme se mirent à hurler. Vay entendit la voix d'un officier ordonner l'évacuation immédiate des secteurs II à VII du pont 3.

Lorsque Bull se tourna de nouveau vers elle, Vay vit que des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— *Soyez raisonnable ! Dites-moi où vous avez mis cette bombe. Regardez vous-même ce qui nous attend.*

Le visage de Bull disparut et fut remplacé par l'image d'une gigantesque étoile rouge.

— Je n'y peux plus rien, monsieur Bull. Il est trop tard. La bombe va exploser.

Elle coupa la liaison et ignora le signal d'appel qui commença à bourdonner aussitôt après. Bull tentait désespérément de rétablir la communication avec elle.

— Nous n'avons pas utilisé une bombe à retardement, fit remarquer Bob.

— Je sais bien, trésor, lui répondit Vay. Mais Bull n'avait pas besoin de le savoir. Aca, tu peux faire exploser la bombe.

— Et s'il disait la vérité, Vay ? demanda Aca Ounice. Si nous allions vraiment nous écraser sur cette étoile ?

— Nous ne pouvons pas déjà être arrivés à destination, répondit Vay avec assurance. C'est impossible. Bull nous a menti. Fais exploser la bombe !

— D'accord, comme tu voudras.

Aca Ounice pressa une touche sur sa petite radio de poignet. Au même instant, le vaisseau parut se fendre en deux. Bob Days et les femmes furent arrachés de leurs sièges et violemment projetés à travers la salle. Les lumières s'éteignirent, et la pesanteur artificielle disparut d'un seul coup lorsque les générateurs antigravs tombèrent en panne.

Bob Days sortit en rampant de sous une table après l'allumage de l'éclairage de secours. Une plaie sanglante barrait son front.

— Merde ! jura-t-il dans un gémissement. On dirait que cette bombe était beaucoup plus puissante que ce que nous avions cru.

En s'accrochant au rebord de la table, il se rapprocha de Vay, qui flottait contre le plafond et s'était coincé le pied dans une grille de ventilation. Elle avait perdu connaissance.

Prudemment, il se redressa et l'attira vers le bas. En regardant autour de lui, il constata que personne n'avait été gravement blessé. Il lâcha le pied de table auquel il se retenait et se mit aussitôt à planer dans la pièce. Au même instant, les générateurs antigravs se remirent à fonctionner, et la pesanteur artificielle exerça de nouveau son action. Bob Days chuta lourdement sur le sol où il s'étala de tout son long. Quand il se releva, la porte s'ouvrit à la volée.

Reginald Bull fit irruption dans la pièce. Ses traits étaient déformés par la colère. Il empoigna Bob Days, qui était le plus proche de lui, et lui administra une paire de gifles retentissante. Puis, il le repoussa si vigoureusement que Days retomba par terre les quatre fers en l'air.

— Bande d'imbéciles ! hurla Bull. Vous ne savez pas ce que vous avez fait !

Avant que Days ne put se mettre hors de sa portée, Bull l'avait derechef saisi par le col. De son autre main, il empoigna Vay par sa ceinture. Il les tira sans ménagement derrière lui hors du mess. Bob Days tenta de se défendre contre ce traitement brutal, mais cela ne lui fut d'aucun secours. Lorsqu'elle se réveilla de son évanouissement, Vay essaya également de se libérer en secouant les bras et des jambes, mais sans plus de succès que son mari.

Bull ne les relâcha qu'une fois arrivé dans le poste central. Il les déposa tous les deux devant l'écran panoramique.

— Voilà, s'écria-t-il. Regardez dans quel pétrin vous nous avez collés !

Vay Days se redressa en geignant. Elle laissa errer son regard désorienté avant de se tourner vers les écrans panoramiques et les instruments. Elle eut un sursaut d'effroi.

— Vous ne bluffiez pas ?

— Bien sûr que non ! répondit Bull d'une voix furibonde. Vous aviez exigé que nous protégions la planète Ovaron tandis que nous allions chercher les astronefs lémuriens. Mais avec votre bombe, vous avez détruit le meilleur vaisseau spatial dont nous disposions. Vous me croyez, maintenant, si je vous dis que le *Gémeaux* est perdu ?

— Il fonce en plein vers cette étoile !

— Votre bombe a pulvérisé nos générateurs. Le *Gémeaux* est fichu. Il faut l'abandonner.

— Ce n'est pas ce que nous voulions, dit Vay en bredouillant. (Elle enfouit son visage dans ses mains.) Je vous en prie, monsieur Bull, il faut me croire. Je n'ai pas voulu cela. Je n'ai pas cru ce que vous disiez. C'est pourquoi nous avons fait exploser la bombe.

Bull blêmit. Il comprit qu'il avait été victime d'un bluff monstrueux.

— Ce n'était donc pas une bombe à retardement ? questionna-t-il.

Vay secoua la tête.

— Non. Nous l'avons mise à feu par radio.

— Nous ne savions pas que nous étions si près de l'étoile, ajouta Bob Days à voix basse.

— Foutez-moi le camp ! hurla Bull hors de lui.

Vay et son mari se dirigèrent, la tête basse, vers la porte de sortie. Mais au moment où ils allaient quitter le poste central, Bull se ravisa.

— Attendez ! s'écria-t-il d'une voix tranchante. Vous allez rester ici avec moi tous les deux.

— Pourquoi ? lui demanda Vay, dont le visage avait pâli.

Bull ne lui répondit pas. Il se tourna vers son premier officier.

— Donnez l'ordre d'évacuation à bord des chaloupes, ordonna-t-il. Le docteur I Haka, Lizan et moi resterons provisoirement à bord. Et bien entendu, notre gentil petit couple nous tiendra compagnie.

— Qu'est-ce que vous attendez de nous ? voulut encore savoir Vay.

Bull se retourna vers elle.

— Nous allons mettre en service le stimulateur de champ submétronique, répondit-il. Nous avons encore deux jours devant nous.

— Ce n'est pas tout à fait exact, maréchal, fit remarquer Lizan. Dans deux jours, le *Gémeaux* s'écrasera sur l'étoile. Mais à ce moment, plus personne ne devra se trouver à bord. Il nous reste au maximum un jour et demi.

— Cela nous suffira peut-être, dit Bull.

— Vous n'avez pas besoin de nous pour manœuvrer cet appareil, fit remarquer Vay.

— Non, vous avez raison, reconnut Bull. Mais vous resterez tout de même à bord. Vous avez détruit le *Gémeaux*, et vous périrez avec lui si nous ne réussissons pas.

Croyez-vous un seul instant que je vais tolérer de vous voir partir tranquillement vous mettre en sécurité, après l'acte de sabotage que vous avez commis ?

Le premier officier consulta les instruments encore en état de fonctionner. Il transmit l'ordre d'abandonner le vaisseau. Puis, il quitta le poste central en toute hâte, afin d'aller réserver une chaloupe à l'intention de Bull et des personnels qui devaient rester avec lui.

— Je crois que cette fois, nous avons vraiment fait une connerie, reconnut Bob Days d'un air coupable.

— On le dirait bien, répondit sa femme en chuchotant. Est-ce que nous restons à bord ?

— Bien entendu, lui dit-il avec calme. Je ne voudrais pas qu'on croie en plus que je suis un lâche.

— Bob, lui dit-elle d'une voix insistante. Je crois bien que nous ne réussirons pas à nous libérer du champ d'attraction de cette étoile. Tu sais tout comme moi que les propulseurs d'une petite chaloupe ne disposent pas d'une puissance suffisante.

— Je fais confiance à Bull et à son expérience. Il saura bien à quel moment nous devrons quitter le bord.

— Ça va, dit-elle dans un soupir. Je me résigne.

CHAPITRE VI

Attra Rauent interrompit la communication avec le *Pharaon* pour se concentrer exclusivement sur son approche de l'astronef lémurien. Il n'avait pas encore totalement accepté le fait que le trésor inestimable représenté par les 22 000 vaisseaux spatiaux avait fondu comme neige au soleil ; ni que ceux qui restaient étaient menacés par les agrégats énergétiques.

Un sas du vaisseau s'ouvrit.

Rauent guida prudemment la chaloupe à l'intérieur.

— J'espère que nous aurons plus de chance cette fois-ci, dit Firda Heyll.

— C'est certain, lui répondit Rauent sur un ton confiant.

Il n'était cependant pas aussi optimiste qu'il voulait le laisser paraître.

La chaloupe se posa dans la chambre du sas.

— Quelqu'un doit rester à bord. Ce sera vous, Ailke.

— Pourquoi justement moi ? se plaignit la jeune fille rousse.

— Parce que je vous en donne l'ordre ! lui répondit sèchement le second officier du *Pharaon*.

En compagnie de Firda Heyll et de deux autres femmes, il débarqua de la chaloupe après que la porte extérieure du sas se fut refermée. Il ouvrit la porte intérieure et pénétra dans un vaste hangar abritant sept grandes chaloupes. Il ne vit nulle part de signes de destruction. Comme la fois précédente, l'éclairage de secours s'était mis en marche dès que la chaloupe avait pénétré dans le sas.

— Les choses semblent bien se présenter, constata Firda Heyll sur un ton satisfait. Ces chaloupes semblent en état de marche.

Elle se rendit rapidement jusqu'à l'une des portes de sortie et attendit que Rauent et les deux autres femmes l'eussent rejointe. Puis, elle ouvrit la porte. La coursive qui s'étirait devant eux menait directement au poste central. Il la remontèrent lentement, s'attendant à chaque instant à être attaqués. Mais rien de tel n'arriva.

Le calme régnait également dans le poste de commandement.

Attra Rauent ressentait cependant un puissant sentiment de malaise en se rendant jusqu'au pupitre de commande principal. En appuyant sur une touche, il mit en marche les instruments les plus importants. Le vaisseau revint à la vie : l'éclairage principal s'alluma ; les écrans et les consoles de détection se mirent en marche. Les femmes entreprirent immédiatement de contrôler l'un après l'autre chaque secteur de l'astronef grâce aux circuits de télésurveillance. Elles ne découvrirent rien d'anormal. Chacune

s'attendait néanmoins à entendre le cri poussé par celle qui découvrirait un agrégat énergétique.

Mais il n'y eut pas de cri.

Au bout d'une demi-heure, ils furent certains que ce vaisseau ne recelait aucune de ces redoutables algues énergétiques.

Firda Heyll poussa un soupir audible.

Attra Rauent se remit en contact avec le *Pharaon*. Roi Danton lui répondit.

— Tout semble être normal ici, annonça le second officier.

— *Contrôlez tout de même ce vaisseau de fond en comble. Dès que vous serez certains de votre affaire, appelez d'autres femmes en renfort. Il faudra vous éloigner aussi vite que possible de ces parages afin de ne pas être attaqués au dernier moment par les agrégats énergétiques.*

— Nous allons mettre les bouchées doubles, promit Rauent.

— *Arik la Bainx aurait besoin de votre aide. Elle rencontre des difficultés avec la positronique du vaisseau qu'elle a abordé. Il se pourrait que quelqu'un ait tenté de protéger ce vaisseau et que, dans la manœuvre, la positronique ait été mal programmée. Si c'est nécessaire, transmettez-lui un nouveau programme complet.*

— Entendu, répondit Rauent. Je me mets immédiatement en liaison avec elle.

— Je vais m'en charger, lui proposa Firda Heyll. Continuez à vous occuper de votre travail.

— Merci, lui dit Rauent.

Il travailla rapidement et avec concentration. De minute en minute, il se confirma qu'ils avaient mis la main sur un astronef demeuré parfaitement intact.

Il n'écoutait que d'une oreille distraite les paroles échangées entre Firda Heyll et Arik la Bainx.

Il alla s'asseoir à la place du pilote et lança les propulseurs principaux. Tout était en ordre. Rien n'indiquait qu'il pût rencontrer des difficultés.

Pourtant, lorsque Attra Rauent essaya de faire sortir prudemment le vaisseau spatial de l'escadre, une lampe rouge se mit à clignoter devant lui. Au même instant, les commandes qu'il avait enclenchées disjonctèrent d'elles-mêmes. Ébahi, l'officier resta à fixer les instruments devant lui.

Il n'avait encore jamais vu un pareil phénomène.

Il se dit qu'il avait dû oublier quelque chose malgré toute son attention. Il recommença donc tous ses contrôles depuis le début. Mais il ne put découvrir aucune erreur.

À ce moment, le son de la voix d'Arik la Bainx s'insinua au niveau conscient de son esprit. Il sursauta. Désorienté, il leva les yeux vers Firda Heyll. Celle-ci avait l'air parfaitement calme et détendue.

— Firda ? que se passe-t-il ?

La jeune femme haussa les sourcils d'un air étonné.

— Comment ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

L'inquiétude du second officier augmentait au fur et à mesure qu'il réfléchissait.

— *Je vais maintenant allumer les propulseurs*, annonça Arik la Bainx. *Tout est prêt pour le départ.*

Attra Rauent regarda l'écran. Il y distinguait nettement l'astronef à bord duquel se trouvait Arik la Bainx.

— Avez-vous trouvé l'erreur de programmation ? lui demanda Rauent.

— Nous avons comparé les deux programmes et nous avons pu éliminer les bogues, répondit Firda Heyll.

— Mais vous n'avez pas complètement effacé le programme antérieur ?

— Non, pourquoi ?

Attra Rauent comprit soudain ce qui l'avait tracassé tout ce temps.

— Arik ! ne démarrez pas ! cria-t-il. Ne touchez pas à ces propulseurs !

Il vit à l'expression d'Arik la Bainx que la jeune femme ne le comprenait pas. La seconde d'après, son image s'évanouit d'un seul coup. Sur l'écran principal du vaisseau lémurien, un grand soleil blanc s'enfla. Aveuglé par la lumière, Attra Rauent dut se protéger les yeux de la main.

— Que s'est-il passé ? demanda Firda Heyll sur un ton épouvanté. Nous avons pourtant fait tout ce que nous pouvions.

— Mais cela n'a pas suffi, lui répondit Attra Rauent à voix basse. Vous auriez dû complètement effacer le programme défectueux. Il n'aurait pas dû en rester une seule ligne.

Il serra les mâchoires et se contraignit à reprendre sa tâche. Firda Heyll alla s'asseoir dans un siège sans dire un mot. Elle y resta prostrée pendant près d'une heure. Puis, elle se leva et alla rejoindre Rauent.

— Pourquoi ne démarrez-vous pas ? lui demanda-t-elle.

Rauent se carra dans son fauteuil en secouant la tête.

— Parce que quelque chose cloche, expliqua-t-il. Le vaisseau ne m'obéit pas. Tous les systèmes sont en ordre de marche, mais les propulseurs cessent de tourner au moment où je veux partir. Ne me demandez pas pourquoi. Je ne fais que constater les faits, mais je ne peux pas les expliquer.

D'un air las, il se pencha en avant et se mit en liaison avec le *Pharaon*. Roi Danton lui répondit immédiatement.

— Monsieur, nous ne pouvons pas partir, annonça le second officier du *Pharaon*. Tout est en ordre à bord, mais nous n'arrivons pas à démarrer. C'est comme si nous étions retenus ici par une force invisible.

— *Vous aussi ?* lui répondit Danton.

Rauent eut un sursaut de surprise.

— Nous ne sommes donc pas le seul vaisseau dans ce cas ?

— *Hélas non !* lui apprit Danton. *Nous n'avons pas pu récupérer plus de quatre astronefs pour l'instant. Les autres semblent cloués sur place. Revenez sur le Pharaon, Rauent. Les autres resteront où ils se trouvent.*

— J'arrive tout de suite, monsieur.

Attra Rauent coupa la liaison. Il se sentait découragé.

— Il doit pourtant bien exister une explication, dit Firda Heyll.

Rauent se leva et commença à se diriger vers la sortie du poste central.

— Nous avons l'habitude d'interpréter les phénomènes par des relations de cause à effet. Je commence à me demander si cette hypothèse est vraiment toujours vérifiée.

Firda Heyll le suivit du regard sans dire un mot. Pour la première fois de sa vie, elle éprouvait un besoin de réconfort et de protection de la part d'un homme.

♦

À bord du *Gémeaux* ne restaient plus que Reginald Bull, le docteur Maud I Haka, Vay Days et son mari Bob, ainsi que Lizan, le premier officier. L'astronef filait à une vitesse sans cesse croissante en direction de l'étoile rouge.

Vay et Bob Days entrèrent dans la salle où le docteur I Haka travaillait au réglage du stimulateur cyclique de champ submétronique.

— Quand allez-vous commencer ? demanda Vay d'un air impatient.

Le docteur I Haka reposa l'outil avec lequel elle bricolait le générateur. Elle repoussa une mèche de sur son front.

— Vous ne manquez pas de toupet pour poser une telle question ! répliqua-t-elle sur un ton sévère. Toute l'opération serait terminée depuis longtemps si vous n'aviez pas détruit le *Gémeaux* avec votre bombe. Les secousses consécutives à l'explosion ont causé de gros dégâts aux générateurs.

— Est-ce que vous allez réussir ? demanda Bob avec gêne.

— Nous pouvons seulement l'espérer. Et maintenant, sortez d'ici !

Vay et Bob obéirent en silence. Consternés, ils se retrouvèrent dans la coursive.

— Où pouvons-nous aller maintenant, Bob ?

— Je ne sais pas. Nous ne sommes pas les bienvenus non plus dans le poste central.

— Et si nous allions à la chaloupe pour la surveiller ? proposa Vay.

— La surveiller ? Pour quoi faire ? Il ne reste plus personne à bord qui pourrait nous la faucher.

— Cela nous donnerait au moins une occupation.

Bob Days hocha tête. Vay avait raison. S'occuper de la chaloupe valait toujours mieux que d'attendre à ne rien faire. Il lui indiqua une porte.

— C'est par-là, Vay.

Ils se mirent en marche côte à côte. Bob ouvrit la porte et conduisit sa femme jusqu'au hangar où était remisée la chaloupe. Comme il s'y était attendu, il n'y avait pas de gardes. Après avoir fait le tour du petit vaisseau, Bob hocha la tête d'un air satisfait.

— Nous pourrions déjà effectuer une première vérification, proposa Vay. Il pourrait exister un problème quelque part. Si nous le découvrions dès maintenant, nous éviterions peut-être une catastrophe.

Bob secoua la tête.

— Non, Vay, répondit-il. Nous ne toucherons à rien. Nous n'avons aucune expérience dans ce domaine. Mieux vaut laisser le contrôle de la chaloupe à des spécialistes.

— Je crois que c'est une bonne idée, dit à ce moment une voix grave derrière eux.

Bob Days se retourna.

Il découvrit un homme barbu qui se tenait à quelques mètres de lui. Il mesurait environ 2,20 mètres et ne pesait certainement pas moins de 150 kilos. Bob Days eut l'impression qu'il aurait pu l'écraser d'un simple geste. Sa silhouette puissante était engoncée dans une simple combinaison spatiale dépourvue de tout insigne.

— Qui êtes-vous ? demanda Bob.

— Je m'appelle Fiz Fuzkon, répondit l'homme. Mais cela n'a aucune importance.

— Pourquoi êtes-vous resté à bord ? s'enquit Bob d'un air soupçonneux. Bull avait donné l'ordre à tout le monde de quitter le *Gémeaux*. Pourquoi n'avez-vous pas obéi ?

Fuzkon éclata d'un rire amer.

— Figurez-vous qu'on m'a oublié !

— Oublié ? répéta Vay Days en secouant la tête. (Elle vint se placer à côté de son mari.) Vous nous racontez des histoires. C'est impossible.

— Malheureusement non, ma jolie, répondit le géant. On m'a vraiment oublié. J'avais été condamné à plusieurs jours d'isolement par le commandant à cause de quelques petites… maladresses. J'avais déjà effectué cinq jours de ma peine. Quand le *Gémeaux* a été touché, je suis allé percuter un mur et j'ai perdu connaissance. Lorsque je suis revenu à moi, tout était parfaitement silencieux à bord. En me donnant un peu de mal, je suis parvenu à ouvrir ma cellule. Et… me voici !

Il passa devant Vay et alla ouvrir la porte du sas de la chaloupe. Il adressa alors au couple un geste d'invite.

— Grimpez ! ordonna-t-il.

— Que voulez-vous faire ? demanda Vay. Vous n'avez tout de même pas l'intention de partir ?

— Bien sûr que si, lui répondit Fuzkon. C'est exactement ce que je vais faire.

— Vous voulez abandonner Bull et les autres personnes qui restent encore à bord ? s'écria Bob sur un ton indigné. Vous n'avez pas le droit ! Le *Gémeaux* va s'écraser sur une étoile.

— Raison de plus pour ficher le camp d'ici tant qu'il est encore temps.

— Je ne viendrai pas avec vous, décida Bob.

— Oh ! que si, mon ami ! Je vous emmène avec moi pour que vous n'ayez pas la possibilité de raconter ça à Bull et aux autres.

À ces mots, Fiz Fuzkon se jeta sur Vay et Bob. Il les agrippa et les attira vers lui. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils se retrouvèrent tous les deux propulsés dans la chambre du sas. Bob Days n'était cependant pas décidé à se laisser faire. Il fit volte-face et attaqua Fuzkon. Ce dernier l'accueillit par un formidable crochet à la mâchoire, qui l'étendit pour le compte.

Vay fut assez sage pour ne pas s'engager dans un affrontement physique. Elle pénétra à bord de la chaloupe et courut aussitôt jusqu'à un poste d'intercom. Mais avant qu'elle n'ait pu le brancher pour prévenir Bull, Fiz Fuzkon l'avait rejointe. Il la tira en arrière.

— Ne faites pas de bêtises, ma jolie, lui dit-il sur un ton menaçant. Sinon, je pourrais peut-être changer d'avis et vous laisser derrière moi sur le *Gémeaux*. Je ne pense pas que vous trouveriez cela très agréable.

Elle l'évalua du regard. Elle comprit à ce moment qu'elle allait mourir d'une façon ou d'une autre. Fuzkon ne pouvait pas se permettre de laisser deux témoins derrière lui.

— Quel crime avez-vous donc commis pour en arriver à une telle félonie ? demanda-t-elle sur un ton de défi.

Fiz Fuzkon retroussa les lèvres. Il traîna Bob Days jusqu'à un fauteuil, dans lequel il le déposa sans ménagements. Il ferma ensuite la porte étanche du sas.

— Aucun, répondit-il finalement. J'ai été soupçonné d'avoir tué un homme au cours d'une bagarre. Mais ce n'était pas vrai. Je n'avais rien à voir dans cette affaire.

— Soyez donc raisonnable, l'implora Vay. Vous savez bien que Reginald Bull vous emmènera avec lui quand il sera prêt à partir. Il ne vous abandonnera pas sur le *Gémeaux*. Pourquoi voulez-vous le sacrifier ? Vous n'avez aucune raison pour cela.

— On allait bien me laisser crever au fond de ma cellule ! rétorqua Fuzkon. Pour moi, c'est une raison suffisante. (Il poussa la jeune femme dans un siège.) Restez assise ici et tenez-vous tranquille. Il ne vous arrivera rien.

Il alla s'asseoir à la place du pilote et entama la manœuvre de décollage. Il ouvrit la porte du hangar grâce à une impulsion radio et s'engagea dans le sas. Quelques secondes plus tard, la porte extérieure coulissait sur le côté.

Fuzkon jeta un regard en direction de l'étoile rouge, dont ils étaient à présent très proches.

— C'était donc vrai ! Le *Gémeaux* va s'écraser, constata-t-il avec effarement.

— Vous pouvez encore faire marche arrière, le conjura Vay.

Mais il secoua la tête et accéléra. La chaloupe jaillit hors du sas.

♦

Reginald Bull sursauta en entendant résonner le signal d'alarme. Il se tenait près de l'accès principal au poste central. Un voyant s'était mis à clignoter sur le tableau de bord du pilote.

— Lizan ! hurla Bull. La chaloupe !

Il désigna du doigt l'écran principal, sur lequel on voyait clairement le petit astronef en train de s'éloigner du *Gémeaux*.

— Où est Bob Days ? demanda Lizan, qui semblait soudain pétrifié.

— Qu'est-ce que vous croyez, bon sang ? lui lança Bull. À bord de la chaloupe, naturellement !

Il courut jusqu'à la console radio et martela la touche d'appel, jusqu'à ce que l'écran placé devant lui s'allumât. Effaré, il vit apparaître un visage barbu.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— C'est Fiz Fuzkon, répondit Lizan à la place de l'homme.

— *En effet*, confirma Fuzkon. *C'est bien moi. Et je vous souhaite une mort très agréable.*

— Faites immédiatement demi-tour ! lui ordonna Lizan.

Fuzkon secoua pesamment la tête et éclata de rire.

— *Je n'en ai aucunement l'intention, Lizan*, répliqua-t-il. *Vous m'aviez abandonné dans ma cellule et vous m'auriez laissé griller sur place. Maintenant, les rôles sont renversés. C'est vous qui allez rôtir à l'intérieur du Gémeaux, car vous ne pouvez plus le quitter.*

Fuzkon coupa la communication. À la dernière seconde, Bull eut le temps d'apercevoir fugitivement le visage de Vay Days apparaître derrière le géant.

— Qui est cet homme ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui lui a pris ?

Le premier officier du *Gémeaux* se laissa choir dans un siège.

— Fiz Fuzkon est un malade. Il présente des symptômes de schizophrénie et d'une forme de maladie mentale encore inconnue des médecins. Il s'imagine avoir été impliqué dans une bagarre et avoir tué un homme. Il croit que c'est pour cette raison qu'il a été enfermé. Mais en réalité, il est seulement malade. Il n'arrive plus à faire la distinction entre ses hallucinations et la réalité.

— Comment se fait-il que les médecins l'aient oublié ? s'interrogea Bull, dont le visage était devenu pâle comme un linge. C'est inexcusable de leur part !

Il brancha de nouveau le poste radio. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que le second officier du *Gémeaux* ne se manifestât.

— Dozman ! l'interpella sévèrement Bull. Nous avons des problèmes ici. (Il décrivit ce qui venait de se passer.) Est-ce que vous pouvez venir nous chercher ?

L'officier secoua la tête.

— *Impossible, Maréchal ! Nous ne pourrions plus échapper à l'attraction de l'étoile.*

C'était la réponse que Bull avait craint d'entendre.

— *La vitesse du Gémeaux est déjà trop élevée, Maréchal,* poursuivit Dozman. *Nous ne pourrions pas rejoindre votre vaisseau avant trois heures. Compte tenu du temps nécessaire à votre transbordement, les capacités d'accélération de la chaloupe seraient à ce moment insuffisantes pour quitter le champ de gravitation de l'étoile. Il faut que vous ayez quitté le Gémeaux dans deux heures au plus tard si...*

Il s'interrompit en réalisant que personne n'aurait cette chance, car le vaisseau ne disposait plus d'aucune chaloupe.

— Je veux que les médecins responsables de Fuzkon aient des comptes à rendre, dit Bull avec colère.

— *Maréchal, j'ai bien peur que ces médecins n'y soient pour rien. J'ai appris par hasard que toutes les personnes présentes à l'infirmerie ont perdu connaissance au moment de l'explosion. Beaucoup de ces hommes ont même été si gravement blessés qu'ils ne sont pas encore revenus à eux à l'heure qu'il est. Aucun d'entre eux ne peut donc être tenu pour responsable de Fuzkon. Et en dehors d'eux, personne n'était au courant.*

— C'est bon, répondit Bull avec abattement. Nous allons essayer de convaincre Fuzkon de faire demi-tour.

Il coupa la liaison. Bull et Lizan échangèrent un regard silencieux. Ils étaient tous deux conscients que leur situation était désespérée. Il serait impossible de convaincre ce malade mental d'adopter une attitude raisonnable.

— Peut être Vay Days arrivera-t-elle à quelque chose ? suggéra finalement Lizan.

Bull secoua la tête.

— Ne nous donnons pas de faux espoirs, répondit-il. Vay Days n'a pas la moindre idée de la façon dont on pilote une chaloupe. Et Bob Days ne pourra pas l'aider. (Bull déglutit.) Ne nous faisons pas d'illusions, Lizan. C'est fini pour nous. Venez, allons rejoindre Maud I Haka. Essayons au moins de mener notre projet de phare cosmique à son terme.

Bull serra les mâchoires. Instinctivement, il porta la main à l'activateur cellulaire qui pendait sur sa poitrine. Il avait déjà vécu beaucoup plus longtemps que n'importe quel autre homme. Et l'activateur, s'il avait prolongé sa vie, ne changeait rien au fait qu'il restait en fin de compte un simple mortel.

Un jour ou l'autre, sa vie devrait bien connaître un terme.

« C'est étrange », songea-t-il. « Une fois le premier choc passé, la peur disparaît. »

Quand il entra dans le laboratoire du docteur Maud I Haka, il était redevenu tout à fait calme. Il réalisa même qu'il n'avait pas connu une pareille sérénité depuis très longtemps. Il s'était déjà familiarisé avec l'idée de sa mort proche.

— Nous pouvons commencer, lui fit savoir le docteur I Haka en le voyant arriver. Tous les appareils sont en parfait état de marche.

— Alors, n'attendez plus, Maud, lui dit Bull d'une voix presque enjouée. Nous avons déjà perdu assez de temps.

L'hyperphysicienne ne se doutait de rien. Elle n'avait pas prêté attention à Lizan. Si elle avait regardé son visage, elle aurait compris que quelque chose n'allait pas.

Elle se tourna vers son stimulateur de champ submétronique et le mit en marche.

Cet appareil créait, accélérait et diffusait des submétrons supraluminiques. Les infimes particules supradimensionnelles filèrent vers l'étoile rouge et commencèrent à exciter un secteur circulaire à sa surface.

Maud I Haka adressa un regard interrogatif à Bull.

— Combien de temps nous reste-t-il ? Je veux dire : quand faudra-t-il partir à bord de la chaloupe ?

— Ne vous faites pas de souci, lui expliqua Bull avec un sourire rassurant. Nous avons tout le temps qu'il nous faut.

Il se montra suffisamment persuasif pour dissiper son inquiétude. Elle continua à s'affairer autour du stimulateur submétronique.

CHAPITRE VII

Lorsque Attra Rauent entra dans le poste de commandement du *Pharaon*, il constata que l'état-major du vaisseau au grand complet était déjà rassemblé. Roi Danton l'invita à prendre un siège d'un geste de la main.

— Si nous ne trouvons pas une solution, commença-t-il, nous n'aurons plus qu'à repartir en abandonnant le reste de la flotte aux agrégats énergétiques.

Le commandant Rik Radik désigna une pile de feuillets posée devant lui sur la table.

— Je viens de recevoir une évaluation des résultats de notre mission, monsieur, annonça-t-il. Il s'avère que tous les vaisseaux dont les propulseurs sont bloqués se trouvent au sein d'une zone bien délimitée. Plus précisément, les calculs ont montré qu'ils se situent le long de la surface d'un secteur sphérique virtuel.

— Il doit donc y avoir une cause commune à ces phénomènes ! constata Danton.

— Il semblerait bien, monsieur, confirma Radik. La positronique a réclamé des mesures supplémentaires, et elle a même précisé à propos de quels astronefs lémuriens. J'ai envoyé des chaloupes vers ces vaisseaux. Les équipes d'exploration se trouvent déjà dans les salles des générateurs et ont commencé leurs expériences. Si celles-ci donnent un résultat conforme aux prédictions de la positronique, cela voudra dire que les neuf astronefs sont vraiment disposés selon une formation sphérique.

— Et que faudra-t-il en conclure ?

— Le plus simple serait de penser qu'ils sont soumis à l'influence d'un autre astronef, qui se situerait quant à lui au centre exact de la sphère. (Rik Radik prit un air dubitatif.) Mais cela suppose qu'il existe bien une cause commune qui serait responsable du phénomène.

— Et dans les faits, nous n'en savons absolument rien, commenta Roi Danton sur un ton sceptique. Nous ne nous basons que sur des suppositions.

— C'est peut-être un peu exagéré de dire cela, mais ce n'est pas tout à fait inexact, reconnut le commandant.

Roi Danton se tut. Il consulta le chronographe de bord. Celui-ci affichait la date du 23 décembre 3581.

— Savons-nous si la mission du *Gémeaux* se déroule comme prévu ? demanda-t-il alors.

Ce fut de nouveau Rik Radik qui lui répondit.

— Notre station de détection a constaté une légère modification dans le spectre de l'étoile rouge. Nous avons capté les premières impulsions à base quintidimensionnelle.

Il se leva et alla jusqu'au tableau de commande de la positronique principale, sur lequel plusieurs voyants s'étaient mis à clignoter. Il pressa quelques touches et recueillit ensuite les feuillets éjectés par la positronique. Il les parcourut rapidement avant de les donner à Roi Danton.

— L'expérience confirme notre hypothèse, monsieur, annonça-t-il. Les astronefs qui refusent de démarrer se trouvent effectivement placés le long d'une sphère.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas concentrer nos recherches sur les astronefs qui se trouvent à l'extérieur ou à l'intérieur de cette surface ? demanda Attra Rauent.

— Parce que ceux-ci sont infestés d'agrégats énergétiques para-instables, lui répondit le commandant du *Pharaon*. Nous n'avons pas le choix.

— Nous ne pourrons donc pas sauver plus d'une centaine de vaisseaux, dit Rauent.

— C'est tout à fait exact, confirma Roi Danton. Si nous arrivons à récupérer trente vaisseaux au total, nous pourrons déjà considérer cela comme un succès.

Le commandant Rik Radik retourna vers la positronique pour prendre connaissance des derniers résultats de mesure obtenus à partir des expériences conduites par les équipes d'exploration.

— Ce n'est pas possible, dit Danton après avoir lu le texte imprimé sur les feuillets, qu'il laissa lentement retomber devant lui. La positronique a corrélé toutes les données obtenues et les résultats de mesure. Elle confirme qu'une unité se trouve au centre de la formation sphérique. Et elle explique que celle-ci dégage une puissante énergie psionique qui contrôle les autres astronefs.

— Nous n'avons donc plus aucun espoir, commenta sombrement Rik Radik.

♦

Vay Days posa la main sur le bras de son mari. Elle lui adressa un signe discret de la tête en direction de Fiz Fuzkon.

Le barbu était avachi dans le siège du pilote. Son regard était vide et sa mâchoire inférieure pendait. On aurait pu croire qu'il était mort.

La chaloupe n'était pas encore très éloignée du *Gémeaux* et se déplaçait à la même vitesse que l'astronef en direction de l'étoile rouge. Fuzkon ne s'était éloigné que d'à peine 4000 kilomètres du vaisseau-mère.

— Nous devons faire quelque chose, Bob, dit Vay. Il ne sera jamais capable de piloter la chaloupe à lui tout seul.

Pour appuyer ses paroles, elle se tapota le front de l'index.

Bob hocha à la tête. Jusqu'à cet instant, il ne lui était pas venu à l'esprit que Fiz Fuzkon pût ne pas jouir de toutes ses facultés mentales. Il frotta pensivement son menton, qui restait douloureux. Il se sentait encore un peu sonné.

Un radiant à impulsion lourd était posé sur la console de pilotage devant Fiz Fuzkon. Le géant l'avait pris dans une armurerie de la chaloupe. Il avait ôté le cran de sûreté et le gardait à portée de main, prêt à tirer.

Bob ne savait pas interpréter les indications fournies par les instruments. Il pouvait seulement estimer grossièrement les mouvements de la chaloupe, et il se demanda ce qu'il pourrait faire pour neutraliser Fuzkon. Il estima que sa situation et celle de sa femme ne s'était pas encore modifiée de façon décisive.

Cependant, il savait qu'il devait faire quelque chose.

— Occupe-toi de son arme, Vay, dit-il en chuchotant. Moi, je m'occupe de lui.

— D'accord, Bob. Je me charge de l'arme.

La vie sembla revenir dans les yeux de Fiz Fuzkon. Ceux-ci se mirent à briller d'une lueur sournoise, mais le barbu prit soin de conserver son allure nonchalante pour que Bob Days ne remarquât rien. Avec une lenteur calculée, Fuzkon tendit la main droite en direction du radiant à impulsion.

Bob Days rajusta ses lunettes. Il ne perdait pas Fuzkon des yeux, mais il était tellement nerveux qu'il ne remarqua pas le changement dans l'attitude du malade mental.

— Maintenant ! souffla-t-il en donnant une petite tape du plat de la main sur la cuisse de Vay.

Il se propulsa hors de son fauteuil et se jeta les poings en avant sur Fiz Fuzkon.

Celui-ci poussa un cri sauvage. Sa main se referma sur le radiant et il pivota sur lui-même.

Mais Bob Days fut plus rapide que lui. De sa main gauche, il détourna le bras armé de l'homme tout en lui décochant une droite bien appuyée au menton. Fuzkon, qui était toujours assis sur son siège, s'affala en travers de la console de pilotage.

Vay bondit à son tour de son siège. Elle se jeta sur Fuzkon et referma ses mains sur le radiant à impulsion. Mais le géant n'avait pas l'intention de lâcher son arme. Il tenta à plusieurs reprises de repousser la jeune femme. Dominant sa peur et sa nervosité, Vay réfléchissait tout en luttant. Elle enclencha le plus rapidement possible le cran de sûreté, pour empêcher Fuzkon de faire feu.

Fuzkon parvint à libérer son bras gauche et il s'en servit pour emprisonner Vay. Il essaya de l'enserrer pour lui bloquer la respiration. Sa force était telle qu'il ne lui fallut pas plus d'une minute pour la mettre hors de combat.

Pendant ce temps, il se servait de sa main droite pour se défendre contre Bob, qui mettait en œuvre toute sa force et son habileté pour le terrasser. Mais Fiz Fuzkon parvenait toujours à bloquer les coups dirigés vers sa tête, et les poings de Bob ne rencontraient que le bras musclé et dur comme de l'acier de son adversaire.

Finalement, Vay parvint à se libérer légèrement de l'emprise du géant, et elle put se laisser coulisser vers le bas. À ce moment, le bras de l'homme lui entourait la gorge et les épaules. Le radiant à impulsion se trouvait juste sous le menton de la jeune femme.

C'était cette position que Vay voulait atteindre.

Elle tourna la tête sur le côté et mordit jusqu'au sang le poignet de Fuzkon.

Le géant poussa un cri de douleur et laissa tomber son arme. Simultanément, son emprise se relâcha et Vay put se libérer complètement. Elle en profita pour s'emparer du radiant à impulsion.

Mais Fiz Fuzkon jaillit de son siège en repoussant Bob Days sur le côté. Ce dernier fit un vol plané à travers le poste de pilotage. Vay comprit immédiatement le danger. Elle se jeta sur le sol et effectua un roulé-boulé pour aller se mettre à l'abri derrière un siège. Elle n'avait pas lâché le radiant.

Fuzkon ne lui prêta même pas attention. Tel un animal sauvage, il se jeta sur Bob Days qui était en train de se relever et qu'il emprisonna entre ses bras puissants.

Les yeux de Bob Days s'agrandirent de frayeur. Il savait que Fuzkon était capable de lui briser la colonne vertébrale. Il ne pouvait plus lui opposer aucune résistance. Il vit que Vay visait le malade avec le radiant.

— Non, Vay ! appela-t-il dans un râle. Tu vas nous tuer tous les deux !

— Lâche-le ! cria la femme. En arrière, Fuzkon !

Le malade mental se contenta de rire sauvagement et de renforcer sa prise sur Bob Days. Vay croyait déjà entendre craquer les os de son mari. Elle tira. Un trait de feu traversa la cabine et s'enfonça dans le dos du géant barbu.

Fiz Fuzkon poussa un cri perçant. Ses bras sans force retombèrent le long de son corps. Ses jambes se dérobèrent sous lui, et il s'effondra lourdement sur le sol.

Bob Days se laissa tomber à genoux. Vay reposa son arme et se précipita vers lui.

— Bob ! s'écria-t-elle. Dis-moi quelque chose !

Il la prit entre ses bras sans dire un mot et se mit à lui caresser les cheveux. Finalement, il la repoussa doucement et regarda Fuzkon.

— Il est mort, constata-t-il.

— Et maintenant, Bob ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante. Qu'allons-nous faire ?

♦

— Et maintenant ? demanda le commandant Rik Radik à la cantonade dans le poste de commandement du *Pharaon*. Qu'allons-nous faire ?

— Je propose de ramener les astronefs que nous avons réussi à récupérer jusqu'à présent, dit une jeune femme brune. Évidemment, cela ne représente que cinq unités, mais c'est mieux que rien.

— J'aimerais soumettre une autre proposition, se manifesta Attra Rauent.

— Parlez, l'invita Roi Danton.

— Nos perspectives de réussite contre un adversaire disposant de facultés parapsychiques sont certes réduites, mais elles ne sont tout de même pas nulles, expliqua le second officier du *Pharaon*. Je ne pense donc pas que nous devions renoncer aussi rapidement. Nous avons deux possibilités pour combattre ce ou ces inconnus.

— La première n'est pas envisageable, l'interrompit Danton. Vous pensez à détruire l'astronef situé au centre de la sphère au moyen de notre artillerie.

— En effet.

— Non, Attra. Nous ignorons tout de la chose qui se cache à bord de ce vaisseau. Il pourrait s'agir d'une créature extrêmement intelligente qui aurait trouvé refuge à cet endroit. Je ne la détruirai en aucun cas.

— Je m'étais attendu à cette réponse, monsieur, répondit Attra Rauent. J'aimerais donc exposer ma seconde proposition.

— Je vous en prie.

— Il est bien connu que les énergies d'origine psionique peuvent être arrêtées par un écran ASHE. Par exemple, un téléporteur ne peut pas passer d'un vaisseau spatial à un autre lorsque les deux appareils sont protégés chacun par un champ énergétique de ce type.

— C'est exact, confirma Danton.

— Cela signifie que nous pouvons isoler les vaisseaux spatiaux de l'unité centrale si nous parvenons à enfermer celle-ci derrière un écran ASHE.

Roi Danton sourit imperceptiblement.

— Bien raisonné, Attra ! Mais comment comptez-vous arriver à ce résultat ?

— J'ai réfléchi à la question, monsieur. Si nous installions un projecteur de forte puissance à bord d'une chaloupe, et que nous conduisions celle-ci à proximité du vais-

seau central, cela pourrait marcher. La chaloupe pourrait pénétrer à bord, et l'équipage n'aurait plus qu'à programmer une mise en marche différée avant de revenir sur le *Pharaon*.

— Votre plan à l'air très simple, Attra. Mais croyez-vous vraiment que l'inconnu laissera nos hommes monter à bord du vaisseau ?

— Il suffit d'essayer pour le savoir, monsieur. Je suis volontaire pour piloter la chaloupe.

Le commandant Rik Radik alla jusqu'à la positronique principale.

— Pour l'instant, ce plan reste très vague, fit-il remarquer. Nous pouvons toutefois essayer de l'évaluer par le calcul. Ensuite, nous pourrons décider si le jeu en vaut la chandelle.

— D'accord, approuva Danton. Mais avant tout, il faut savoir si nous pouvons disposer d'un projecteur d'écran et d'une chaloupe suffisamment spacieuse pour le transporter. Et ensuite, comment le commando regagnera-t-il le *Pharaon* ? Autant de questions auxquelles il faut trouver des réponses, Attra.

— Je suis convaincu que mon plan est réalisable, se contenta de dire Attra Rauent.

— Nous verrons bien, répondit Roi Danton.

♦

Bob Days appuyait avec persévérance sur la touche d'appel du télécom. Vay était assise à côté de lui. Elle ne lâchait pas les écrans des yeux, mais aucun d'entre eux ne voulait s'allumer.

— Bull doit pourtant bien nous entendre, dit Bob sur un ton désespéré.

— Seulement s'il se trouve dans le poste central, lui fit-elle remarquer.

— Que pouvons-nous faire d'autre ?

— Je ne sais pas, Bob. Nous n'avons peut-être plus qu'à nous résigner et à attendre la fin.

— Merde ! je ne peux pas y croire ! s'exclama-t-il. C'est à cause de ce sale type que nous en sommes là.

— Non, Bob. Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Nous avons nous-mêmes déclenché tous ces événements.

Il se tourna vers elle.

— Oui, tu as raison, ma chérie, reconnut-il. Mais j'ai du mal à l'admettre. Cela me soulage de pouvoir accuser quelqu'un d'autre.

De rage, il abattit son poing sur la console de pilotage. Une secousse ébranla la chaloupe.

— Bob, qu'est-ce que tu as fait ? s'écria Vay.

— J'ai... J'ai lancé des missiles, constata-t-il avec horreur. Ils se dirigent en plein vers le *Gémeaux*.

— Non, pas ça !… se lamenta Vay en enfouissant son visage dans ses mains.

Le visage blême, Bob Days suivit sur les écrans la course des missiles jusqu'à leur explosion.

— Ils n'ont causé aucun dégât, annonça-t-il d'un air soulagé. Le *Gémeaux* avait levé ses écrans protecteurs.

— Dieu soit loué, soupira Vay.

Un écran s'alluma. Le visage empourpré de Reginald Bull apparut dans le champ de projection. Il s'apprêtait à laisser éclater sa rage, mais les mots n'arrivèrent pas à franchir ses lèvres.

— *Bob Days !* s'exclama-t-il avec surprise. *Je n'arrive pas à le croire !*

— Croyez-moi, maréchal, répondit Bob en bredouillant. Je n'avais pas l'intention de détruire le *Gémeaux*. J'ai...

— *La ferme !* hurla Bull. *Où est Fiz Fuzkon ?*

— Ma femme l'a descendu, répondit Bob.

— *Et c'est maintenant que vous le dites ? Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ?*

— Cela fait une demi-heure que j'essaye d'établir la liaison avec vous, monsieur. Mais personne ne répondait. C'est seulement lorsque j'ai tiré par erreur ces missiles que...

— *Bob*, l'interrompit Bull. *Soyez raisonnable maintenant. Revenez immédiatement vers le Gémeaux. Je vous promets que je ne toucherai pas à un cheveu de votre tête.*

Bob Days se passa la main sur le crâne.

— Vous auriez dû mal à en trouver, dit-il.

— *Bob*, l'interpella Bull sur un ton solennel. *Je vous en conjure, revenez avant qu'il ne soit trop tard.*

— Je ne demande pas mieux, monsieur, répondit Bob. J'aurais fait demi-tour depuis longtemps si je savais comment on pilote un vaisseau spatial.

— *Et vous, madame Days ? Sauriez-vous vous débrouiller avec la chaloupe ?*

— Pas le moins du monde.

Bull ferma les yeux et se contraignit au calme.

— *Ce n'est pas aussi difficile que vous pouvez l'imaginer, Bob.*

— Pourquoi ne venez-vous pas jusqu'à nous, Bull ? demanda Bob Days. Vous disposez encore de spatiandres dotés de propulseurs individuels.

— *Nous sommes déjà trop loin. Non, Bob. C'est vous qui devrez ramener la chaloupe vers le Gémeaux. Je vais vous dire exactement ce que vous devez faire. Si vous êtes suffisamment concentré, vous y arriverez. Dès que vous serez suffisamment rapprochés, je pourrai enfiler un spatiandre et vous rejoindre.*

— Je vais essayer, monsieur. C'est sans doute la seule chance qui nous reste d'échapper à cette étoile.

— *Attendez un moment, Bob. Je vais appeler Lizan, mon premier officier. Il pourra me conseiller afin que nous ne fassions pas une fausse manœuvre.*

Trois minutes s'écoulèrent avant que le visage de Bull n'apparût de nouveau à l'écran. Lizan était avec lui.

— Vous ne voulez pas savoir comment nous sommes arrivés à bord de la chaloupe ? demanda Bob mal à l'aise.

— *Plus tard, Bob*, répondit Bull sur un ton radouci. *Je suis convaincu que c'est Fuzkon qui vous a obligés à le suivre.*

— C'est bien ça, monsieur, confirma Vay avec soulagement.

Reginald Bull commença alors à leur transmettre ses instructions. Il demandait en retour à connaître les valeurs indiquées par les instruments les plus importants.

— *Le propulseur tourne actuellement à vide*, diagnostiqua-t-il. *Il va vous suffire de le pousser pour obtenir une accélération. Ce sera un avantage non négligeable.*

Bob Days manœuvra ses premières commandes pour ouvrir le canal du pilote automatique.

Bull transmit les positions relatives des deux vaisseaux, qui avaient été calculées par la positronique principale. Juste après, la chaloupe commença à prendre de la vitesse. Le pilote automatique cala sa vitesse de chute sur celle du *Gémeaux*, si bien que le petit vaisseau s'approcha de l'épave selon une trajectoire parallèle à la surface de l'étoile.

Bob Days suait sang et eau. Il avait toujours imaginé que la conduite d'un vaisseau était chose facile, car il supposait que le pilote automatique se chargeait de la majeure partie du travail. Il n'aurait jamais pensé qu'il fallait surveiller autant d'instruments à la fois.

Bull lui demandait sans arrêt de lui communiquer la valeur indiquée par tel ou tel cadran. Il avait à peine le temps de regarder les écrans. Vay, au contraire, suivait avec fascination le rapprochement progressif entre la chaloupe et le *Gémeaux*.

— Nous y serons bientôt, dit-elle en posant sa main sur le bras de son mari.

Bob sursauta à ce contact et bougea le bras un peu trop brusquement. Son poignet heurta un levier. Bull poussa un cri d'épouvante.

— *Qu'avez-vous fait ?* cria-t-il.

La chaloupe s'était mise à accélérer follement et était en train de dépasser la position du *Gémeaux*.

Bob Days décrivit en bredouillant le levier qu'il avait manœuvré par accident, tout en le ramenant prudemment à sa position initiale. Le visage de Bull était couvert de sueur.

— *Ne donnez pas trop de contre-poussée, Bob*, conseilla-t-il. *Allez-y doucement. Faites pivoter la chaloupe à présent.*

— Pourquoi ?

— *Ne posez pas de questions et faites ce que je vous dis. Nous n'avons plus beaucoup de temps. Lizan se trouve déjà dans un sas. Il va tenter de vous rejoindre.*

Bob obéit sans émettre davantage d'objections. Vay n'osait plus bouger. Elle s'en voulait mortellement pour cette erreur dont elle se sentait responsable. À partir de cet instant, elle évita de faire le moindre geste qui aurait pu perturber la concentration de son mari.

Bob parvint à faire pivoter la chaloupe et à la placer sous un angle favorable. Il essaya alors de nouveau de se rapprocher du *Gémeaux*.

Cette fois, la chance fut avec lui. La distance entre les deux astronefs se réduisit à moins de 1000 mètres.

— *À présent, vous n'avez plus qu'à attendre, Bob. Ne touchez plus à rien*, ordonna Bull. *Lizan vient de sortir. Il se dirige vers vous. Regardez vos écrans de détection. Ils se trouvent à votre droite. Vous pouvez peut-être déjà l'apercevoir.*

— Oui, je vois quelque chose ! cria Bob en tendant la main vers la console.

— *Surtout, ne touchez à rien !* beugla Bull.

Son avertissement était arrivé juste à temps : Bob Days se recula vivement.

— Il vaut mieux que je garde mes mains dans mes poches, dit-il.

— *C'est une bonne idée*, approuva Bull.

Bob et Vay étaient rivés aux écrans de détection. Ils distinguaient nettement une silhouette en spatiandre qui s'approchait rapidement d'eux. Il fallut encore attendre quelques minutes pour être certain que le premier officier du *Gémeaux* allait réussir sa manœuvre.

— *Vay, veuillez vous rendre jusqu'au sas et manœuvrer le circuit d'ouverture manuelle. N'essayez pas de l'actionner à partir du tableau de commande*, dit Bull.

Vay se leva. Elle se sentait complètement épuisée. La tension des dernières heures avait été trop pénible pour elle. Mais elle prit encore une fois sur elle-même pour se concentrer sur la tâche qui lui avait été assignée. Elle actionna le mécanisme du sas. Quelques instants plus tard, une lumière verte s'allumait au-dessus de la porte intérieure.

— *Vous pouvez aller vous rasseoir, Vay*, lui conseilla Bull. *Lizan va s'occuper du reste.*

La porte du sas s'ouvrit et le premier officier du *Gémeaux* entra dans l'appareil. Il avait déjà rabattu son casque en arrière. Avant de saluer Vay et Bob, il s'agenouilla auprès de Fiz Fuzkon pour l'examiner rapidement.

— Il est bien mort, Maréchal, annonça-t-il.

Bull poussa un soupir audible.

— *Dépêchez-vous, Lizan ! Ramenez donc cette maudite chaloupe jusqu'au Gémeaux. Et veillez bien à ce que Bob Days ne bouge pas de sa place ! Je ne voudrais pas qu'au dernier moment, la chaloupe vienne s'écraser contre notre écran protecteur.*

— Je ne ferais jamais une chose pareille, monsieur, jura Bob avec candeur.

— *Avec vos idées géniales, je crois que vous êtes capable de tout !* répliqua Bull.

CHAPITRE VIII

Attra Rauent était seul.

Il avait pris place au pupitre de pilotage d'une chaloupe lémurienne qui mesurait environ quarante mètres de long sur trente de large. Un projecteur directionnel avait été fixé sur la partie principale ovoïde de l'appareil. Le second officier du *Pharaon* maîtrisait sans difficulté cette unité, bien qu'elle eût été couplée à un puissant générateur d'écran ASHE. L'énorme appareil avait été fixé sur la coque extérieure.

Attra Rauent consulta le chronomètre de bord. Celui-ci indiquait le 23 décembre 3581. Cette date était celle en vigueur sur la Terre, dont tout le monde ignorait ce qu'elle était devenue.

Le vaisseau spatial qui était son but grossissait devant lui.

Il prit conscience à cet instant seulement de l'avantage que lui procurait l'utilisation d'une chaloupe lémurienne. Un éventuel observateur considérerait sans doute que celle-ci représentait une menace moindre qu'un astronef étranger.

Rauent observait avec soin la coque du vaisseau sphérique dont il se rapprochait. Il savait ce qu'il cherchait. Et il s'attendait en permanence à voir la gueule d'un canon à énergie se diriger vers lui. Mais rien de tel ne se produisit.

Le vaisseau paraissait inoccupé. Nul ne semblait prêter attention à sa présence. Mais ce n'était qu'une apparence. Au plus profond de lui-même, Attra Rauent devinait une présence invisible à bord de cet astronef.

Il tenta d'ignorer cette sensation qui accélérait les battements de son cœur. Ses mains coururent sur le clavier de commande des instruments, et il prit connaissance des valeurs affichées par les indicateurs sans manifester la moindre émotion. La température de fonctionnement des propulseurs avait atteint un niveau alarmant. Attra Rauent conserva son calme. Il prit les mesures de compensation nécessaires. Pendant quelques minutes, il obtint un retour à la normale. Mais ensuite, la température se remit rapidement à grimper.

Attra Rauent se décida à couper la propulsion. La chaloupe continua à foncer en chute libre vers l'astronef situé au centre de la formation sphérique. Le rythme cardiaque de Rauent s'accéléra encore. Sa respiration devint difficile.

Il se saisit d'un masque à oxygène qu'il plaça devant son visage. Le poids qui l'oppressait disparut presque instantanément.

Le voyant d'appel situé en dessous de l'écran se mit à clignoter. Rauent brancha l'appareil. Il vit apparaître le visage du commandant du *Pharaon*.

— *Attra !* appela Rik Radik. *Que vous arrive-t-il ? Cela fait quinze minutes que j'essaye d'établir la liaison avec vous. Pourquoi ne répondiez-vous pas ?*

— Il a dû se produire une panne, répondit Rauent étonné. Je viens seulement de recevoir votre signal d'appel.

Rik Radik plissa le front d'un air soucieux.

— *Attra, il y a quelque chose qui cloche de votre côté. Faites bien attention. Ne laissez pas une influence extérieure pénétrer votre esprit. À notre avis, vous avez dû rester complètement isolé du monde extérieur pendant plusieurs minutes.*

Attra Rauent se passa la main sur les yeux. Il sentit que son front était couvert de sueur.

— Cela se pourrait bien, Rik, répondit-il d'une voix mate. À quelle distance suis-je encore de l'objectif ?

Il releva les yeux pour consulter les écrans et les instruments de mesure. Il ne prit pas tout de suite conscience de la signification de ce qu'il voyait.

— *Attra, il faut que vous remettiez les propulseurs en marche !* lui cria Rik Radik. *Sinon vous allez manquer votre cible.*

— C'est... une bonne... idée, répondit péniblement Rauent.

Ses muscles se relâchaient sous l'effet d'une fatigue soudaine. Il n'avait plus qu'à peine la force de tenir sa tête droite.

Rik Radik hurla le nom du second officier du *Pharaon* dans son micro, jusqu'à ce que Rauent rouvrît enfin les yeux.

— *Réveillez-vous !* criait le commandant. *La chose qui se trouve à bord de ce vaisseau essaye de vous tuer. Est-ce que vous comprenez ?*

— Me tuer ? répéta Attra sans comprendre.

Il voyait défiler les chiffres qui lui indiquaient que la distance à son objectif diminuait rapidement.

— *Attra, réveillez-vous !* insista Rik Radik.

Le second officier s'essuya la bouche du revers de la main. Puis, il se laissa tomber de son siège et roula sur le sol à plusieurs mètres de là, où il resta étendu de tout son long.

Tout d'un coup, il se sentit beaucoup mieux. Sa fatigue s'était dissipée comme par enchantement. Il était de nouveau pleinement conscient du danger qui le menaçait. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait toujours voir les instruments. Il eut un sursaut de frayeur.

La voix insistante du commandant résonnait toujours dans le poste de pilotage.

— O.K., Rik ! cria Rauent. Je vous entends. Je me sens mieux maintenant.

Il bondit sur ses pieds et alla rebrancher les propulseurs des rétrofusées à la puissance maximale. Devant lui, la coque du puissant vaisseau grandissait de façon menaçante.

La force étrangère attaqua de nouveau Attra Rauent.

Il sentit ses jambes se dérober sous lui. L'inconnu l'avait retrouvé. Il se cabra contre cette force invisible qui voulait le détruire.

La vitesse de la chaloupe diminuait de façon extraordinairement rapide.

— *C'est bien, Attra,* annonça Rik Radik d'une voix puissante. *Larguez le projecteur à présent !*

Rauent obéit mécaniquement. Il appuya sur une touche et il vit une ombre passer au-dessus de lui en s'éloignant.

— *Les rétrofusées !* cria le commandant.

De nouveau, Rauent obéit à l'ordre de Radik. Il passa sur pleine puissance. Durant quelques secondes, la chaloupe sembla se figer dans l'espace. Puis, elle commença à reprendre de la distance avec le vaisseau où se nichait la chose inconnue.

Attra Rauent se laissa choir sur un siège. Il pressa ses deux mains sur sa poitrine. Sa bouche s'ouvrit sur un cri silencieux. Il sentait une force invisible comprimer son cœur. Il avait l'impression qu'une forme de vie étrangère et monstrueuse s'était introduite dans son corps et cherchait à le détruire par tous les moyens.

— *Attra, nous branchons le projecteur !* annonça Radik.

Rauent regarda les écrans d'un œil égaré. Il vit une lueur verte et miroitante envelopper la silhouette de l'astronef lémurien. Au même instant, la pression dans sa poitrine disparut.

Il se sentit prit de nausée. Il se leva et marcha en titubant jusqu'à une armoire, où il trouva un peu d'eau. Lorsque le liquide rafraîchissant coula dans sa gorge, il se sentit mieux. Il se retourna et regarda de nouveau les écrans.

Le générateur d'écran énergétique s'était ancré à la coque du vaisseau lémurien. Celui-ci était à présent isolé derrière un écran ASHE.

Épuisé, Attra Rauent regagna son siège. Il vérifia ses instruments et effectua quelques corrections de trajectoire avant de remettre le cap sur le *Pharaon*.

— *Vous avez réussi, Attra*, le félicita Rik Radik. *Bon sang ! je n'ai plus un poil de sec !*

Roi Danton remplaça le commandant à l'image.

— *Toutes mes félicitations, Attra*, dit-il. *Nous avions peur que vous n'ayez sous-estimé le danger.*

— C'est peut-être vrai, monsieur, répondit Attra Rauent. Puis-je vous poser une question ?

— *Bien entendu.*

— Avez-vous du nouveau à propos de l'étoile rouge ? Je veux dire : avez-vous pu vérifier si le Maréchal Bull a réussi sa mission avec le *Gémeaux* ?

♦

La chaloupe pénétra dans le sas du *Gémeaux* et vint se poser dans son hangar.

— Descendons, dit Lizan.

— Est-ce que Vay et moi ne ferions pas mieux de rester pour monter la garde ? demanda Bob Days. Il traîne peut-être encore d'autres dingues à bord du *Gémeaux*.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, répondit le premier officier. Tout est en ordre de ce côté.

Il ouvrit le sas de la chaloupe. Une bouffée d'air brûlant s'engouffra dans le petit vaisseau. Après un bref mouvement de recul, Lizan saisit le mort par les bras et le tira à l'extérieur.

— Il fait drôlement chaud ici, constata Vay sur un ton inquiet. Comment cela se fait-il, monsieur Lizan ?

— Est-ce que nous sommes déjà si près de l'étoile ? demanda Bob.

— Pas du tout, répondit l'officier. Vous semblez oublier que grâce à votre petite plaisanterie, le *Gémeaux* n'est plus qu'une épave. Les installations de climatisation ne fonctionnent plus.

Vay et Bob Days quittèrent la chaloupe à la suite de l'officier. Ils étaient en nage. Bob aida Lizan à transporter le mort dans une remise.

— Venez, lui lança l'officier. Allons rejoindre Bull.

Ils partirent au pas de course en direction d'un puits antigrav. Ils remontèrent en silence jusqu'au laboratoire du docteur Maud I Haka. Bull poussa un soupir de soulagement en les voyant arriver. Il ne leur posa aucune question.

— Eh bien ? s'enquit Bob Days sur un ton parfaitement détaché. Où en êtes-vous, docteur ? Est-ce que votre étoile a commencé à diffuser son message dans le Maelström ?

Elle secoua la tête.

— Le processus ne se déroule pas aussi vite, expliqua-t-elle. Certes, nous avons déjà mesuré les premières ondes d'énergie quintidimensionnelle, mais elles ne portent pas encore à la distance que nous souhaitons atteindre.

— L'étoile aura besoin d'au moins vingt heures pour atteindre son régime nominal, ajouta Bull. Moi aussi, je pensais que cela irait beaucoup plus vite.

— Dans ce cas, nous devrons attendre jusqu'à demain pour savoir si votre plan est un succès, remarqua Vay sur un ton sceptique. Un échec reste toujours possible.

— Le stimulateur de champ submétronique fonctionne de façon impeccable, fit savoir le docteur I Haka. À vrai dire, c'est déjà un petit miracle après tous les dégâts qu'il avait subis à cause de votre attaque insensée.

Bob Days s'essuya le front du revers de sa manche.

— Il fait sacrément chaud à bord, commenta-t-il.

Reginald Bull tressaillit. Il foudroya Days du regard.

Le docteur Maud I Haka se redressa. Les muscles de ses lèvres et de ses joues étaient crispés.

— Chaud ? Mais oui, vous avez raison ! (Elle se tourna vers Bull.) Je ne m'étais donc pas trompée, monsieur Bull. Nous sommes déjà beaucoup trop près de l'étoile, n'est-ce pas ?

— Notre situation devient de plus en plus critique, dut admettre Bull.

— Et vous restez tranquillement ici à ne rien faire ? s'écria-t-elle. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité ? Je veux partir d'ici ! Je ne veux pas mourir !

Bull la saisit par le bras au moment où elle allait s'enfuir en courant vers la sortie. Elle se débattit et lui donna des coups de pied pour tenter de se libérer. Bull finit par lui administrer une gifle.

Elle le regarda fixement, pâle de colère.

— Et moi, vous croyez que j'ai envie de finir carbonisé ? lui demanda-t-il. Docteur I Haka, si je vous dis que nous avons encore le temps, il faut me croire. Combien de temps vous faudra-t-il encore pour achever votre travail ?

— Pour que tout soit parfait, j'aurais encore besoin de dix heures.

— C'est exclu. Nous disposons d'une heure au maximum.

— Monsieur Lizan ? demanda-t-elle d'une voix aiguë. Est-ce que c'est exact ?

— Si monsieur Bull vous le dit, c'est que c'est vrai, répondit tranquillement le premier officier.

— Est-ce qu'il faut vraiment surveiller en permanence ce maudit appareil ? demanda Bob Days. Est-ce qu'il ne fonctionne pas automatiquement une fois qu'on l'a mis en marche ?

— Oui, monsieur Days. C'était bien le cas avant que vous n'ayez commis votre attentat contre le *Gémeaux*, répondit-elle sur un ton furieux. À présent, je ne peux plus le quitter des yeux, car les réglages dérivent sans cesse.

Consterné, Bob ne trouva rien à dire. Il ne s'était pas attendu à cette réponse.

— Essayez de bricoler votre appareil pour qu'il continue à fonctionner aussi longtemps que possible une fois que nous serons partis, ordonna Bull. Débrouillez-vous comme vous voudrez, c'est vous la spécialiste !

Le docteur Maud I Haka le foudroya du regard.

— Voilà bien comme vous êtes ! s'emporta-t-elle. Vous vous contentez de donner des ordres, et pour vous l'affaire est réglée. À moi de me débrouiller pour réussir !

— C'est pour cela, ma chère Maud, que je vous ai fait prendre part à cette expédition, expliqua suavement Bull.

Il tourna les talons et sortit de la pièce. Maud I Haka savait que ses protestations n'avaient aucun sens. Elle se mit aussitôt au travail et oublia pour un moment la peur qui avait failli la conduire aux limites de l'hystérie.

Lizan quitta à son tour le laboratoire. Il revint au bout d'un certain temps pour apporter des spatiandre. Bull réapparut à son tour un peu plus tard.

— Il n'y a qu'une demi-heure de passée, mais il est tout de même temps de partir, annonça-t-il. Nous ne pouvons pas attendre davantage.

L'hyperphysicienne, qui s'était mise à genoux sur le sol pour travailler sur son appareil, se releva.

— De toute façon, je ne pourrais pas faire grand-chose de plus, expliqua-t-elle. Nous devrons compter sur la chance. Le générateur va peut-être fonctionner encore quelques heures, mais il peut tout aussi bien tomber en panne dans dix minutes.

— Je vous remercie, docteur, dit Bull. À vous seule, vous en avez plus fait que nous tous réunis.

Bull avait déjà revêtu son spatiandre. Il boucla son casque pour se protéger de la chaleur qui augmentait continuellement. Il adressa un signe de tête significatif à Lizan. Le premier officier comprit qu'ils devaient faire vite.

Au moment où ils arrivaient devant le puits antigrav, les générateurs de pesanteur artificielle tombèrent en panne.

D'une seconde à l'autre, Bull et ses compagnons se mirent à planer dans la coursive. Le docteur I Haka poussa un cri d'effroi. Lizan la saisit par le bras pour la rassurer.

— Ce n'est pas grave, lui dit-il. Nous nous étions même attendus à cette panne beaucoup plus tôt.

En ayant recours aux générateurs de leurs spatiandres, ils purent continuer à se déplacer presque normalement. Il ne leur fallut que quelques minutes pour rejoindre la chaloupe. Bull nota que le sol semblait se déformer sous ses pieds. Il baissa les yeux et constata que le revêtement de plastique était en train de fondre sous l'effet de la chaleur.

Il poussa rapidement le docteur I Haka, Vay et Bob Days et le premier officier dans la chambre du sas de la chaloupe. Avant de monter à son tour, il examina la grande porte étanche du sas. Les effets de la forte chaleur étaient considérables. L'acier diffusait des ondes caloriques presque insupportables. Sans spatiandres, ils n'auraient même pas pu pénétrer dans le sas.

Bull grimpa à bord de la chaloupe et referma la porte derrière lui. Une température agréable régnait encore dans le poste central. Les autres avaient déjà ouvert leurs casques. Lizan prit place devant la console de pilotage.

— Nous allons y arriver, dit Bull pour tenter de rassurer le docteur I Haka et Vay Days.

Il s'assit à côté du premier officier et appuya sur une touche pour envoyer un code radio en direction de la grande porte du sas. Quelques secondes s'écoulèrent, mais rien ne se passa. Bull enfonça de nouveau la touche, et cette fois la porte jaillit littéralement de ses gonds. Bull constata que ses bords étaient portés à l'incandescence.

— Fichons le camp d'ici, ordonna-t-il entre ses dents.

Lizan procéda à la manœuvre d'éjection de la chaloupe.

— Le *Gémeaux* est en feu ! s'exclama Vay Days d'une voix horrifiée.

— Ce sont seulement les reflets de l'étoile rouge sur la coque, prétendit Bull tout en sachant parfaitement qu'il mentait.

Les propulseurs de la chaloupe montèrent dans l'aigu.

— Pourquoi ne passons-nous pas tout de suite en vol supraluminique ? demanda Vay. Nous serions rapidement à l'abri de cette étoile.

— C'est impossible, répondit Bull. Il faut d'abord que nous atteignions une vitesse suffisante. Sinon, nous serions pulvérisés.

Lizan infléchit la trajectoire de la chaloupe et poussa l'accélération au maximum.

— Nous allons tomber sur l'étoile ! hurla Bob d'une voix déformée par l'épouvante.

— N'ayez pas peur ! expliqua Bull. Nous utilisons seulement la force d'attraction de l'étoile pour atteindre plus rapidement une vitesse élevée. Lizan va ensuite contourner l'étoile avant de prendre la direction de l'espace extérieur.

Bull s'aperçut que sa voix tremblait légèrement. Sur les écrans, on ne voyait pratiquement plus rien d'autre que la surface brûlante de l'étoile. Dans les circonstances présentes, il ne semblait même plus possible de suivre une trajectoire contrôlée.

— La chaleur augmente, affirma Vay Days.

Elle boucla de nouveau le casque de son spatiandre.

Bull regarda le thermomètre. Vay se trompait. La température était tout à fait normale. L'écran protecteur de la chaloupe les protégeait encore de la fournaise extérieure.

— Ne vous approchez pas trop près, murmura Bull à voix si basse que seul le premier officier pût l'entendre.

Sur les écrans, une étroite bande noire apparut à côté de la fournaise rougeoyante. La chaloupe volait à présent parallèlement à la surface de l'étoile. Elle s'était placée en orbite. Mais sa vitesse restait encore trop faible. Sa trajectoire n'était pas stabilisée, et elle ne pouvait pas se libérer du champ d'attraction de l'étoile.

Bull consultait les instruments d'un air soucieux. Tout en adressant de temps à autre des paroles réconfortantes à Vay, Bob et au docteur Maud I Haka, il devait bien admet-

tre que leur situation ne s'améliorait guère. Une demi-heure s'écoula encore sans changement notable, avant qu'un premier sourire ne s'esquissât sur les lèvres de Lizan.

— Surveillez la température extérieure, le prévint Bull.

Les paupières de Lizan tressaillirent. Il pâlit. Quelque chose ne fonctionnait pas dans le système des échangeurs de chaleur, et les valeurs indiquées par l'antigrav étaient également en chute libre.

— Bouclez vos ceintures ! ordonna Bull. Nous allons débrancher les antigravs pour économiser de l'énergie et alimenter les propulseurs. Réglez les antigravs de vos spatiandres pour vous protéger contre l'accélération.

Lizan coupa les antigravs, ainsi que tous les autres systèmes non indispensables, ce qui lui permit d'épargner le maximum d'énergie.

La température montait rapidement dans le poste de pilotage.

Mais en même temps, la chaloupe prenait de la vitesse. Lentement, elle s'arracha de l'emprise de l'étoile et se plaça sur une trajectoire en forme de spirale croissante.

— Nous avons réussi ! dit finalement Lizan.

Sans dire un mot, Bull désigna un écran sur lequel on voyait le *Gémeaux*. La chaloupe s'était tellement éloignée de l'étoile que le vaisseau abandonné sortit de son champ de vision. Mais les yeux exercés de Bull et Lizan eurent encore le temps de voir l'astronef être englouti par une protubérance de l'étoile.

— Vous pouvez passer en vol linéaire, ordonna Bull un peu plus tard, lorsque la chaloupe eut atteint une vitesse suffisante.

Lizan bascula un levier de commande. Le grondement des propulseurs se tut. Durant quelques secondes, un silence total régna à bord. Puis, il fut remplacé par un bourdonnement faible et régulier.

La première étape de vol linéaire ne dura que quelques minutes. La chaloupe regagna le continuum normal du Maelström. Sur les écrans, les étoiles brillaient de façon rassurante.

Lizan détermina la position de la chaloupe et entra les coordonnées de la planète Ovaron dans le calculateur de bord.

Bull fit pivoter son siège pour faire face à Vay, Bob et au docteur Maud I Haka.

— Nous avons réussi, dit-il. Vous pouvez vous réjouir.

— Je ne me sens pas vraiment d'humeur, répondit l'hyperphysicienne.

Bob Days remonta précautionneusement ses lunettes sur son nez.

— J'ai toujours su que vous étiez capable de résoudre n'importe quel problème, dit-il. Vous avez parfaitement répondu à mon attente.

Bull éclata d'un rire retentissant.

— N'essayez pas une fois de plus de vous payer ma tête, Bob ! menaça-t-il. Sinon, je vous promets que vous pourriez encore avoir quelques surprises désagréables.

— Merci, j'ai été servi, répondit Bob avec un sourire en passant son bras autour des épaules de Vay.

♦

Au moment où la chaloupe abordait sa rentrée dans les couches supérieures de l'atmosphère de la planète Ovaron, Roi Danton appela par radio.

— Tu es déjà rentré ? s'étonna Bull. Je ne m'attendais pas à te trouver ici à mon retour.

— *Où est le Gémeaux ?* voulut savoir Roi Danton.

— C'est une longue histoire. Je te la raconterai plus tard. Combien de vaisseaux avez-vous rassemblés ?

— *Vingt-cinq en tout et pour tout*, répondit Danton.

— Comment est-ce possible ? dit Vay Days en coupant la parole à Bull. Vous prétendiez pouvoir sauver au moins cent ou deux cents astronefs !

— *Là aussi, c'est une longue histoire !* lui apprit Danton. *Nous nous estimons déjà heureux d'avoir pu récupérer ces vingt-cinq vaisseaux. Nous ne pouvions pas faire mieux. Tous les autres ont été détruits par des agrégats énergétiques para-instables.*

La chaloupe amorça sa manœuvre d'atterrissage en direction d'une piste de l'astroport d'Hildenbrandt-City. Le *Pharaon* s'était déjà posé sur une piste voisine.

— Où sont les astronefs lémuriens ? questionna Vay.

— *Je les ai fait répartir dans le système*, expliqua Danton.

— Et vous croyez sérieusement qu'avec ces quelques vaisseaux, vous pourrez satisfaire le besoin de sécurité de la planète Ovaron, monsieur Danton ?

— *Je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir à cette question, madame Days. Et pour parler franchement, cela m'est égal pour l'instant. Ce que je voudrais savoir, c'est ce qu'il est advenu de notre projet de phare cosmique.*

— Tu n'as encore localisé aucune impulsion ? s'enquit Bull.

La chaloupe avait terminé sa manœuvre. Vay Days, Bob, le docteur Maud I Haka et Lizan en descendirent.

— *Non, pas encore*, répondit Danton.

— Je te rejoins à bord du *Pharaon*, annonça Bull.

— *Je t'envoie un glisseur*, lui annonça Danton.

Bull coupa la liaison et quitta la chaloupe à son tour. Entre-temps, une centaine de femmes s'étaient rassemblées autour de l'appareil. Elles avaient formé un cercle autour de Vay et Bob Days et les bombardaient de questions.

Bull fit un signe à l'adresse de Lizan et du docteur I Haka, qui le rejoignirent. Un peu plus tard, lorsque le glisseur envoyé par le *Pharaon* se posa, Vay Days vint vers eux.

— Je voudrais vous accompagner, annonça-t-elle.

Bull n'émit aucune objection. Il leva les yeux vers le ciel. Le soleil se trouvait presque au zénith. Il consulta alors sa montre. Celle-ci affichait la date du 24 décembre 3581. Hildenbrandt-City était toujours recouverte par un plafond neigeux.

— Mes enfants, dit-il. Est-ce que vous savez quel jour nous sommes ?

Le glisseur décolla et mit le cap sur le *Pharaon*.

— Nous sommes le 24 décembre, dit-il en réponse à sa propre question.

Lizan, Vay Days, le docteur I Haka et le pilote de l'appareil gardèrent le silence. Ils se sentirent gagnés par un sentiment presque oublié.

— Le soir de Noël… finit par murmurer Vay d'une voix voilée par l'émotion.

Roi Danton appela sur la vidéo.

— *Bull*, dit-il. *Nous venons à l'instant de capter les premières impulsions de notre balise cosmique. Elles correspondent exactement à ce qui était prévu. Cela ne fait plus aucun doute : le phare du Maelström fonctionne et il est en train d'envoyer un signal de S.O.S.*

Bull hocha la tête. Il resta un long moment silencieux avant de répondre.

— Nous venons d'allumer notre propre étoile de Bethléem. Espérons que quelqu'un la suivra pour venir jusqu'à nous. Et espérons qu'elle sera le symbole d'un avenir meilleur pour nous tous…

FIN

L'Univers de

Sur la planète Ovaron, où la majorité des membres de l'Organisation Meilleur Voisinage ont pu se réfugier grâce au passage par un transmetteur, vivent au total à peine huit mille personnes. Parmi celles-ci, plus de quatre-vingts pour cent sont de sexe féminin… Ce qui signifie qu'on y compte quatre femmes pour chaque homme (enfants inclus).

Les exilés et la Morale

Certes, il s'est déjà maintes fois présenté, non seulement dans l'histoire de l'humanité, mais aussi dans celle d'autres peuples stellaires, des situations où la composition de la population d'une colonie planétaire a pu être aussi déséquilibrée que celle de la planète Ovaron.
Cependant, la configuration actuelle représente une singularité à cause du fait que cette colonie est totalement isolée et ne peut pas espérer que son déséquilibre interne soit compensé dans un proche avenir par un apport extérieur.
La Terre a disparu, et la Voie lactée se trouve à une distance incommensurable. La petite colonie terranienne de la planète Ovaron ne peut compter que sur elle-même.
Comment les colons ont-ils réagi à cette spécificité de leur situation ? En se souvenant que l'Homme a reçu un Commandement qui lui enjoint de se multiplier…
Les athées et les cyniques n'ont voulu voir dans ce commandement rien de plus que l'expression d'une fonction naturelle, à savoir l'instinct de reproduction. Pour eux, la solution au problème de la planète Ovaron était simple : il suffisait que chaque homme épousât quatre femmes !
Et dans les faits, la législation du monde des exilés s'est alignée sur cette proposition. La polygamie y a été officiellement élevée au rang de norme.
Les purs théoriciens qui ont spontanément formulé cette loi imposant la polygamie, avant de la promulguer dans le petit monde des colons, ont cependant rapidement eu de mauvaises surprises.
Car à cause des conditions régnant sur la planète Ovaron, et sous l'effet de la solitude oppressante à laquelle étaient soumis les colons, une chose étonnante s'était produite : les gens avaient retrouvé la foi de leurs ancêtres. Dans leur désespoir, les exilés s'étaient à nouveau tournés vers les dieux de leurs pères.
Les plus grandes religions traditionnelles étaient toutes représentées sur la planète Ovaron, et leurs fidèles étaient des croyants sincères, pas seulement des " compagnons de route ".
Un grand nombre d'entre eux jugèrent immédiatement que la loi instituant la polygamie violait les bases même de leur foi. Avant que Reginald Bull ne prît en main les destinées de la planète Ovaron, la tempête de protestations fut si énorme que le gouvernement en place dut démissionner, laissant à ses successeurs la charge de trouver un compromis entre les exigences de la Morale d'une part, et les impératifs d'une politique nataliste d'autre part (à supposer que cette nécessité fût admise par la population des colons).

Comme c'était prévisible, le nouveau gouvernement tint compte de l'erreur de ses prédécesseurs. La politique de repeuplement fut abordée sous un angle différent.
Si l'on fait exception de certaines constructions intellectuelles arbitraires, basées uniquement sur la raison humaine, force est de constater que la Morale est la fille de la religion. Or, à des degrés divers selon les individus, la situation de la planète Ovaron place les croyants face à un dilemme.
Les grandes religions avaient déjà été ébranlées par la séparation d'avec leurs centres spirituels, tels que Rome pour les catholiques ou la Mecque pour les musulmans.
Mais la disparition de la Terre exerçait aussi son influence sur les autres religions attachées à des lieux comme la Terre Promise, les temples sacrés de l'Inde, le pays natal du bouddha Gautama, etc.
Il en résulta parmi tous ces croyants une incertitude croissante quant à l'avenir de leur foi.
Il faut bien reconnaître que le dernier gouvernement ayant présidé aux destinées de la planète Ovaron avant l'arrivée de Reginald Bull a instrumentalisé cette incertitude religieuse, non pas de façon cynique, mais par pur pragmatisme. Il a fait en sorte que les principes autorisant l'institutionnalisation de la polygamie émergeassent pour ainsi dire d'eux-mêmes des doctrines des différentes religions.
En ce qui concerne l'Islam, le problème ne se posait même pas. La religion musulmane n'avait jamais explicitement abrogé la pratique de la polygamie. Simplement, l'évolution des mœurs et le mouvement d'émancipation des femmes avait lentement conduit les musulmans à observer tacitement la règle selon laquelle chaque homme ne peut épouser qu'une seule femme.
Il fut nettement plus délicat de développer à destination des chrétiens catholiques une argumentation justifiant l'abandon de la monogamie.
L'Église catholique se trouvait dans une position très spéciale sur la planète Ovaron. En effet, un seul et unique prêtre figurait au nombre des colons, et du fait de la disparition de Rome, aucun évêque ne pouvait même faire fonction de gardien de la foi catholique.
Ce prêtre, le père Ramon Asturias, qui avait édifié une petite église à l'écart de l'agglomération principale, s'était déjà heurté à un problème spécifique avant même que ne surgissent les questions relatives à la polygamie. Il avait, entre autres fonctions, celle de propager sa foi, ce qui ne pouvait être réalisé sans former d'autres hommes à la prêtrise. Or, en l'absence d'une dispense spéciale de son évêque, il ne disposait pas du pouvoir d'ordonner de nouveaux prêtres.
Son évêque étant demeuré sur Terre avec les autres croyants, le père Asturias a dû résoudre ce problème en estimant que la disparition de la Terre lui avait conféré *de facto* l'autorité requise pour procéder à des ordinations.
Ramon Asturias avait ainsi gagné son premier combat.
Et comme il croyait profondément que l'existence de la colonie sur la planète Ovaron entrait dans le plan de Dieu, il considéra finalement comme son devoir de modifier le sacrement du mariage afin que plusieurs femmes pussent épouser un même homme, comme dans l'Ancienne Alliance.
Le père Asturias ne prit pas cette décision de façon arbitraire, mais seulement après en avoir longuement discuté avec les membres de sa petite communauté.
Et sa force de conviction ne fut pas le moindre des facteurs qui contribuèrent à fonder sur des assises morales la nécessaire politique de repeuplement de la planète.